



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

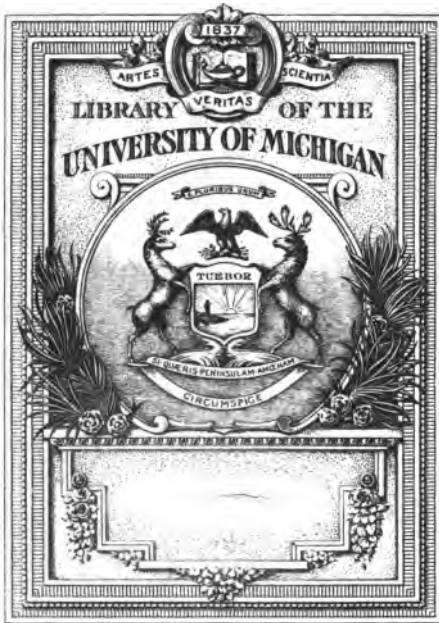
B 986,972

CONTES HÉROÏQUES DE DOUCE FRANCE

HUON DE BORDEAUX



LIBRAIRIE LAROUSSE, PARIS



848

H957

B99



**LES AVENTURES
DE HUON DE BORDEAUX**

DANS LA MÊME COLLECTION :

DU MÊME AUTEUR :

GARGANTUA..... 1 vol.
PANTAGRUEL..... 2 vol.

(Rabelais pour la jeunesse.)

LES INFORTUNES D'OGIER LE DANOIS..... 1 vol.
FLORE ET BLANCHEFLEUR, BERTHE AUX GRANDS PIEDS. 1 vol.
ROLAND LE VAILLANT PALADIN..... 1 vol.

(Contes héroïques de douce France.)

PAR J.-B. COISSAC :

JEANNE LA BONNE LORRAINE..... 1 vol.
LE RETOUR D'ULYSSE..... 1 vol.

(Les Gestes héroïques.)

CONTES HÉROÏQUES DE DOUCE FRANCE

*Les Aventures de
Huon de Bordeaux*

Texte adapté par Marie BUTTS



*4 planches hors texte en couleurs
et 21 dessins de Fernand FAU*



LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse. — Paris

A MARGUERITE-MARIE
ET MONIQUE LEFORT.

M. B.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION,
DE TRADUCTION, D'ADAPTATION ET D'EXÉCUTION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

Copyright 1921, by the Librairie Larousse, Paris.



Rom. Lang.
Mich. off.
5715: #9
19431

AVANT-PROPOS

P *ARMI les Chansons de geste, — ces beaux poèmes épiques récités le soir dans les châteaux par les jongleurs et les ménestrels du moyen âge, qui charmaient ainsi les longues veillées monotones, — il n'en fut pas de plus aimée que celle de Huon de Bordeaux. Elle franchit les frontières de « douce France » et porta au loin la renommée du petit roi de féerie, Obéron ou Aubéron. Elle eut même les honneurs de la traduction : Lord Berners fit imprimer à Londres, en 1534, une version anglaise de notre chanson. Elle fut aussi mise à la scène, comme de nos jours les romans à succès : on put voir représenter le « jeu » de Huon de Bordeaux, non seulement à Paris, — en 1557, par les confrères de la Passion, — mais aussi à Londres.*

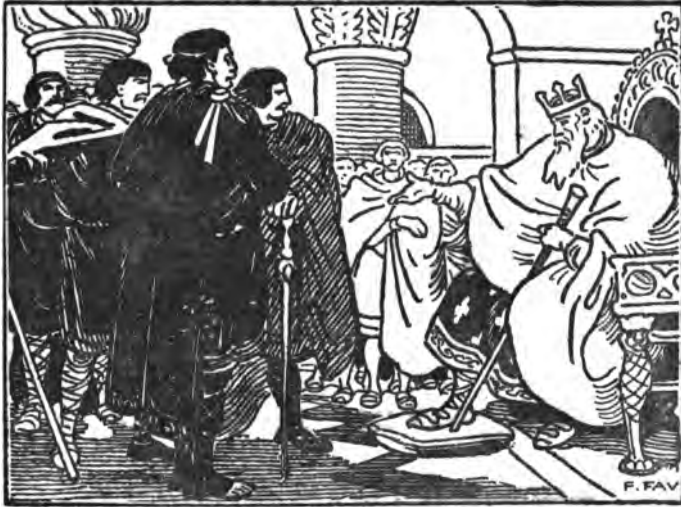
Le petit roi de féerie gagna tous les cœurs. Ayant lu ses aventures dans la traduction de Lord Berners, Shakespeare adopta Obéron, dont il fit l'une des plus gracieuses figures du Songe d'une nuit d'été. En 1780, le poète allemand Wieland chanta à son tour Huon et Obéron; plus tard le

05-15-29 DWG

musicien Weber, s'inspirant de ce poème, composa son opéra d'Obéron qui fut représenté pour la première fois en 1826.

Ce ne sont donc point, vous le voyez, chers lecteurs, des inconnus que nous vous présentons aujourd'hui, et nous osons espérer que désormais le petit roi de féerie vous complètera, vous aussi, au nombre de ses amis. Nous avons transcrit à votre intention, en l'abrégeant un peu et en le rapprochant du français moderne, le poème de Huon de Bordeaux, tel que le composa, vers la fin du XII^e siècle, un trouvère inconnu qui était sans doute natif de Saint-Omer, dans l'Artois, car le nom de cette ville revient avec une singulière insistance dans sa « chanson ». Trois manuscrits très anciens nous l'ont conservée. La version que nous avons suivie fut publiée, en 1860, dans la série des Anciens poètes de la France, d'après le manuscrit de l'abbaye de Marmoutier, près de Tours, le plus ancien de tous.

Plus tard, vous aurez plaisir à lire en vieux français notre chanson de geste et vous consulterez avec profit le remarquable article que Gaston Paris a consacré, — dans ses Poèmes et légendes du moyen âge, — à ce poème, « l'un des plus charmants et des mieux distribués que nous ait laissés le moyen âge ».



« Seigneurs, je suis vieux et affaibli » (p. 8).

LES AVENTURES DE HUON DE BORDEAUX

Seigneurs, écoutez une belle histoire! Je vous parlerai de Charlemagne, l'empereur des Français, et du vaillant Huon, comte de Bordeaux. Vous apprendrez aussi les merveilles que fit Obéron, le petit roi sauvage, qui passa toute sa vie au fond des grands bois et qui, sachez-le bien, — tout noble chevalier qu'il était, — n'avait pas plus de trois pieds de haut, car il était fée. Si vous daignez faire silence, seigneurs, je commencerai mon récit.

Première journée.

CHAPITRE PREMIER

Charlemagne tient sa cour à Paris.



'ÉTAIT à la Pentecôte et Charlemagne tenait sa cour à Paris. Lorrains, Bretons, Bourguignons, Angevins, Berryers, Allemands, Bavares, Brabançons et Flamands, gens du Ponthieu et gens de l'Artois, étaient accourus à son appel. Parmi les barons qui entouraient l'empereur se voyaient même des chevaliers anglais ; il n'était aucun pays qui ne fût représenté dans cette brillante assemblée et plus de dix mille arbalétriers gardaient la ville.

Après un somptueux festin, lorsque les écuyers eurent fait enlever les tables, Charlemagne prononça ces paroles : « Seigneurs, je suis vieux et affaibli et j'ai le poil tout blanc. Voici plus de

soixante ans que je fus armé chevalier, le corps me tremble sous mon manteau d'hermine et je ne puis plus chevaucher comme naguère. Je vous prie de choisir un roi qui puisse gouverner à ma place et tenir mes fiefs (1). — Sire, s'écrie le duc Naime, le plus fidèle conseiller de l'empereur, ne nous faites point entendre pareil langage ! Allez à Reims auprès de l'archevêque, retirez-vous à Saint-Omer ou à Orléans, demeurez — si vous le préférez — à Paris, dans votre palais, à vous reposer, nous garderons votre pays et vos fiefs. Dussiez-vous rester couché quarante ans, malade et dans votre lit, vous seriez craint et obéi jusqu'au bout. Sire, demeurez à notre tête, continuez à recevoir notre hommage ! — Naime, répond Charles, vous plaidez en vain ; je suis vieux et las, plus jamais je ne mettrai sur ma tête cette couronne d'or. — Sire, dit Naime, j'en ai le cœur navré ; toutefois, si c'est là votre volonté, nous l'accomplirons. Mais, beau sire, aidez-nous de vos conseils : qui devons-nous faire roi ?

— Barons, dit Charles, qui donc éliriez-vous, sinon Charlot, mon fils que je chéris ? Et pourtant il ne vaut pas un denier : je sais que j'ai là un mauvais héritier. Il se plaît en la compagnie des

(1) Qui soit à la fois le chef suprême, le suzerain, de tous les comtes des diverses provinces de France, et le seigneur des domaines royaux. Cette chanson de geste peint la France en pleine féodalité (XIII^e siècle).

traîtres plutôt qu'en celle des sages, et j'en ai grande peine au cœur. Il m'a déjà suscité plus d'un mortel embarras. Vous souvient-il comment il tua d'un coup d'échiquier Baudouinet, le fils d'Ogier le Danois, me plongeant ainsi dans une longue et sanglante guerre contre Ogier et contre le roi des Lombards ? »

L'empereur parlait encore lorsqu'on vit entrer dans la salle le jeune Charlot, un épervier au poing. Il n'avait pas vingt-cinq ans et il était fort beau. « Barons, s'écria Charles, voici un fier chevalier, mais il me cause grand deuil en refusant de m'aider à administrer mes fiefs. Malgré cela, je vous prie de le faire roi, car il est l'héritier de France. — Sire, répondit Naime, demandez-lui donc s'il veut recevoir maintenant son héritage. — Fils, dit Charlemagne se tournant vers Charlot, viens avant et reçois ta terre. Tu vas la gouverner avec justice, comme notre Seigneur gouverne son paradis. Il n'est homme sous la voûte des cieux que tu ne doives détruire ou bannir de ton royaume, s'il t'en ravit ne fût-ce que la valeur d'un denier. Ta puissance sera grande : il n'est marche (1), pays, ni royaume qui croie en Dieu, où tu ne sois assuré d'être craint et redouté. Fils, ne va point avec les lâches traîtres, mais choisis tes amis parmi les plus sages et les plus vaillants. Porte

(1) Province militaire des frontières de l'empire.

amitié et honneur au clergé, ne délaisse jamais la sainte Église et donne volontiers de ton avoir aux pauvres. — Sire, répondit Charlot, je vous obéirai. »

Or il se trouvait parmi les barons un mauvais traître, nommé Amaury de la Tour de Rivier. Il avait écouté avec impatience les paroles de l'empereur. A peine Charles s'est-il tu, qu'il se dresse d'un bond : « Sire, s'écrie-t-il, vous avez tort et grand tort de remettre à votre fils une terre où vous n'êtes ni aimé, ni redouté. Je sais un pays, pas bien loin d'ici, où celui qui se réclamerait de Charlemagne serait mis en pièces. — Où donc se trouve ce pays ? demande l'empereur. — C'est le duché de Bordeaux. Il y a bien sept ans que le duc Séguin est mort laissant deux fils, Gérard et Huon, deux mauvais garçons qui ne daignent point vous servir. Pourquoi ne sont-ils pas venus vous rendre hommage ? Sire, chargez-moi de votre vengeance ; accordez-moi de partir pour Bordeaux avec tout mon lignage (1), nous vous amènerons ces deux garçons et vous pourrez en faire justice. — Je vous l'octroie, » dit Charlemagne.

Mais Naime se défiait d'Amaury : « Sire, s'écrie-t-il, n'écoutez pas le conseil de ce traître ! Les héritiers de Bordeaux sont jeunes encore et ils ont un grand pays à gouverner. Il ne faut point leur

(1) Toute ma famille.

en vouloir s'ils ont oublié leur devoir. Le duc Séguin, leur père, vous rendait fidèlement hommage et vous aimait de tout son cœur. — Il en avait sujet, reprend Charlemagne ; s'il m'honorait volontiers, il en tirait un beau profit. Trois fois l'an, à Pâques, à la Pentecôte et à la Noël, c'est lui qui me servait à table et qui emportait le relief (1). Et ce n'était point un simple blliaut (2) qu'il recevait, mais des coupes d'or, des nappes fines, des couteaux d'acier et des hanaps (3) d'argent. Il pouvait se vanter que son travail en ces trois jours lui rapportait trois mille livres (4). Mais il faut être juste et dire aussi ce qu'il me donnait de son côté. Quand je le mandais, par une lettre munie de mon sceau, pour m'accompagner à la guerre, il me venait en aide avec dix mille chevaliers qui ne me coûtaient que l'avoine de leurs chevaux. — Sire, dit Naime, par amitié accordez-moi ma prière : mandez à Paris les héritiers du duc Séguin et, s'ils viennent, accueillez-les avec bonté. — Je leur enverrai deux messagers de confiance, répond l'empereur. — Je vous en rends grâces, sire, car Huon et Gérard me sont

(1) Objets, tels que vêtements, coupes, etc., dont le seigneur faisait abandon à ses serviteurs dans certaines circonstances.

(2) Longue tunique portée par les hommes et les femmes sur les autres vêtements.

(3) Coupes.

(4) Ancienne monnaie de compte, représentant la valeur d'une livre d'argent. La livre valait vingt *sous*; le sou, douze *deniers*.



Les deux messagers partirent tout de suite pour Bordeaux.

cousins. — Ils me seront d'autant plus chers, » dit Charlemagne. A l'ouïe de la promesse de Charles, la rage emplit le cœur d'Amaury et il jure de se venger.

Les deux messagers, Gautier et Engerrand, partirent tout de suite pour Bordeaux, où ils arrivèrent par un beau jour de mai, à l'heure du dîner. Ils se rendirent tout droit au palais et montèrent dans la grande salle, où ils trouvèrent la duchesse à table avec ses chevaliers; ses fils — deux fiers damoiseaux (1) — assis à ses côtés. L'aîné, Huon, était âgé de vingt-deux ans et Gérard, le puîné, de seize. « Dieu garde et sauve la duchesse, ses enfants et ses chevaliers ! s'écrièrent les messagers;

(1) Jeunes hommes de famille noble.

nous venons à elle de par Charlemagne, le seigneur de toute la France. » Aussitôt qu'elle eut entendu ces paroles, la dame se leva et courut embrasser les messagers. « Soyez les bienvenus, seigneurs, dit-elle. Donnez-moi des nouvelles de l'empereur, de messire Naime et de tous les barons. — Dame, ils sont en bonne santé. L'empereur vous mande par nous que vous lui envoyiez vos fils, car il est fort courroucé qu'ils n'aient point encore daigné se rendre à sa cour pour relever leur fief (1). S'ils n'y vont au plus tôt, il les destituera et les bannira de douce France. — Enfants, s'écria la dame, le cœur marri, vous avez perdu vos terres pour avoir trop tardé à aller rendre hommage à votre seigneur... — Dame, dit Huon, vous êtes notre mère, vous nous deviez conseiller ; pourquoi ne nous avez-vous point envoyés à la cour ? — N'ayez pas de crainte, dirent les messagers, le duc Naime a plaidé votre cause auprès du roi et a obtenu qu'il vous pardonne si vous allez à sa cour sans retard. — Dieu en soit loué ! s'écria la dame. Le noble duc Séguin chérissait son cousin Naime, et à bon droit, car il ne nous a jamais fait que du bien. »

Les messagers repartirent le même jour, comblés de présents, et Huon les chargea d'annoncer à l'empereur qu'il se mettrait en route au plus tôt avec son frère.

(1) Tout nouveau vassal devait aller rendre hommage à son suzerain et acquitter certains droits. Cela s'appelait relever le fief.

CHAPITRE II

L'embuscade.



LEUR retour, les messagers se présentèrent devant Charlemagne : « Seigneurs, leur dit l'empereur, soyez les bienvenus ; avez-vous été à Bordeaux ? Les fils de Séguin viendront-ils à ma cour ? — Oui, sire, et de grand cœur. Ils vous envoient par nous salut et amitié et vous mandent qu'ils arriveront bientôt pour vous baiser le pied. On nous a fait là-bas grand honneur. Nous ramonnons de précieux destriers à la place de nos palefrois (1) ; on nous a fait don de ces riches manteaux que vous voyez ici et chacun de nous a reçu cent

(1) Les *destriers* étaient les chevaux de guerre et de tournoi ; les *palefrois*, les chevaux de voyage.

livres. — Dieu en soit loué, s'écria l'empereur. Si Huon vient à Paris, j'en ferai mon gonfanonier (1) et son puiné sera mon chambellan. Je leur augmenterai leur fief et ils auront le relief comme leur père. »

Amaury, le traître, entendit ce discours. La rage au cœur il quitta le palais et rentra en son hôtel (2), où il passa plusieurs jours à chercher comment il pourrait nuire en même temps aux enfants de Séguin et à son cousin Charlot.

Un soir, Amaury va trouver Charlot et se jette à ses pieds en pleurant. Plein de pitié, Charlot le relève : « Ami, lui demande-t-il, qu'avez-vous ? — Vous le saurez, sire : par mon chef ! j'ai grand deuil de ce qu'on nous dépouille de nos fiefs. — Au nom de tous les saints ! Amaury, qui vous dépouille de vos fiefs ? — Les deux garçons de Bordeaux vont arriver ici ; ils sauront si bien faire usage de leur langue, ils aboieront si fort que nul ne pourra plus rien faire à la cour que par eux ; Dieu nous vienne en aide ! Ils vous enlèveront certainement une bonne part de la France. Hé ! Charlot, sire, aidez-moi à en tirer vengeance. Déjà Séguin, leur père, me fit tort : il me ravit naguère un château de grand prix. Vous ne devez point me faillir, Charlot, car je vous tiens de près par votre

(1) Porteur de la bannière de guerre.

(2) Maison d'un seigneur ou d'un riche bourgeois, bâtie autour d'une cour, avec portail souvent fortifié et muni d'un pont-levis.

mère; le bon droit veut donc que vous m'aidiez. — Et en quoi pourrais-je vous être utile ? demande Charlot. — Je vais vous le dire. J'emmenèrai mon fier lignage et vous viendrez avec nous ; tous bien armés, nous irons nous embusquer dans un bois feuillu que je connais non loin de Paris, sur la route d'Orléans. Quand nous verrons chevaucher ces deux garçons, nous leur courrons sus et nous leur trancherons la tête. Nul ne nous soupçonnera jamais. — Je le veux bien », répond Charlot.

Les lâches traitres s'appareillent (1); à la nuit ils sortent de Paris, — ils n'osent partir de jour, car ils redoutent Charlemagne. — Ils font baisser les lances et les écus, afin que rien ne luise à la clarté des étoiles, et ils vont se cacher, avec leur suite, dans le petit bois.

Cependant Huon de Bordeaux faisait ses préparatifs de voyage. Il manda de Gironville le prévôt Guirré, que le duc Séguin avait toujours tenu en grande estime, et lui confia la garde de sa terre. Il fit charger trente sommiers (2) d'or fin et d'argent, de hanaps précieux, de draps, de fourrures et d'étoffes de soie. Huon joignit à ces trésors des chiens, des faucons et des éperviers en grand nombre. Il choisit pour l'accompagner onze barons de très haut lignage, ses conseillers les plus privés, et emmena plusieurs écuyers et des serviteurs

(1) Se préparent.

(2) Chevaux de charge.

pour conduire les chevaux. Lorsque tout fut prêt, les deux bacheliers (1) prirent congé de leur mère ; la dame les baisa doucement et se mit à pleurer. « Beaux fils, leur dit-elle, vous allez à la cour ; je vous prie, pour l'amour de Dieu, de ne point écouter les méchants, mais de faire vos amis des hommes les plus sages ; soyez courtois, larges dans vos dépenses et surtout dans vos dons aux pauvres ; ne manquez jamais d'aller à l'église et de rendre honneur au clergé. — Dame, répondit Huon, nous vous obéirons de tout point. »

Les deux orphelins prennent le chemin de Paris. La route est belle et large, ils chevauchent fièrement en tête de leur compagnie. « Gérard, beau frère, dit Huon, nous allons à Paris pour y servir le meilleur roi qu'il y ait jamais eu en douce France ; chante, beau frère, pour nous mettre en joie. — Je ne puis chanter, ami, répond Gérard ; la nuit dernière je fis un songe dont je suis encore tout marri. Il me sembla que trois lépreux m'avaient assailli et m'arrachaient le cœur du milieu de la poitrine, mais vous leur échappiez... Frère, retournons à Bordeaux, à notre bonne mère. — Ne plaise à Dieu que je revoie Bordeaux avant d'avoir rendu hommage à Charlemagne, répond Huon. N'aie pas peur, Gérard, beau doux ami ; allons à Paris et que Dieu nous protège ! »

(1) Jeunes gentilshommes.

Les bacheliers chevauchent tant et si bien qu'ils ne tardent pas à approcher de la grande cité. Un jour, ils aperçoivent devant eux un abbé suivi de quatre-vingts moines. C'était l'abbé de Cluny qui s'en allait au conseil où l'avait mandé Charlemagne. « Frère, dit Huon à Gérard, voilà des moines de Cluny qui suivent notre chemin ; allons leur offrir de faire route avec eux, car notre mère nous a souvent répété qu'il fait bon se tenir avec les gens de bien. — Volontiers, » répond Gérard. Les bacheliers éperonnent donc leurs chevaux et vont rejoindre l'abbé. « Sire, dit l'abbé à Huon, en le saluant avec courtoisie, de quel pays êtes-vous et qui est votre père ? — Nous sommes de Bordeaux, sire, fils du vaillant comte Séguin, mais notre père est mort depuis plus de sept ans et je vais en France (1), avec mon frère cadet que voici, pour relever notre fief. Mais nous redoutons quelque trahison et nous avons le cœur lourd. — Enfants, répond l'abbé, vous êtes mes amis ; Séguin était mon cousin germain ; nul ne vous fera de mal sans avoir affaire à moi. Je suis du tiers conseil à la cour. Ne craignez rien, je vous aiderai en tout temps. Voici les clefs de mes coffres, toutes les richesses de Saint-Pierre de Cluny sont à votre disposition.

(1) Ici, le nom de France ne désigne que le domaine royal, c'est-à-dire l'Île-de-France et l'Orléanais. Ce cas est fréquent dans la littérature du moyen âge.

Ils continuent donc leur voyage ensemble jusqu'au bois où s'étaient embusqués les traîtres. Amaury les voit venir de loin. « Charlot, sire, s'écrie-t-il, voici les deux garçons ; si vous ne m'aidez à les mettre à mort, je vous mépriserai à jamais. C'est à vous que doit revenir leur terre, c'est donc vous qui devez les frapper le premier. — Je les vais assaillir, » dit Charlot, et il lance son cheval au galop. « Laissons-le aller, seigneurs, dit Amaury à ses compagnons, et puisse-t-il lui arriver malheur ! La France resterait alors sans héritier et c'est moi qui prendrais sa place. »

L'abbé de Cluny aperçoit Charlot le premier ; « Beau neveu, dit-il à Huon, là-bas dans ce bois je vois briller des heaumes, et voici un chevalier tout armé qui vient à nous. Pour l'amour de Dieu ! si vous avez fait tort à qui que ce soit, allez au-devant de lui et offrez-lui votre gage. Faites-lui réparation, si c'est là ce qu'il cherche, et je vous jure par tous les saints du paradis, que pour chaque denier qu'il demandera je lui donnerai un marc (1) d'or fin. — Sire, je ne sais personne de qui je sois haï, ni à qui j'aie jamais fait tort d'un sou. Néanmoins, Gérard, beau frère, va t'informer de ce que souhaite ce chevalier qui vient à nous au galop. — Volontiers, » dit l'enfant (2).

(1) Poids d'or ou d'argent qui a considérablement varié suivant les époques ; au XIII^e siècle, il valait à peu près dix sous du temps.

(2) Au moyen âge, enfant signifiait aussi jeune homme.



Amaury les voit venir de loin (p. 20).

Gérard s'avance au-devant de Charlot. « Franc chevalier, dit-il, puissiez-vous nous vouloir du bien ! Gardez-vous ce pays ? Faites-vous le guet ? Si nous vous devons un droit de passage, nous le payerons volontiers. — D'où êtes-vous ? demande Charlot en guise de réponse. — Je suis de Bordeaux,

répond Gérard, fils du vaillant duc Séguin, et voilà mon frère aîné, qui est un chevalier preux et hardi. Nous allons à Paris, à la cour, visiter et servir le roi Charles. — C'est vous que je cherchais, s'écrie Charlot ; Dieu soit béni ! je vous ai trouvé, j'en suis fort aise. Certes, vous me devez quelque chose, car votre père m'a ravi autrefois trois châteaux et je n'ai pu tirer vengeance de lui, mais je crois aujourd'hui que je n'ai rien perdu pour attendre. Mettez-vous en garde, je vais frapper.

— Noble sire, pitié ! s'écrie Gérard, son sang se glaçant dans ses veines. Vous êtes tout armé, tandis que moi, je ne suis vêtu que d'un bliaut ; je n'ai ni épée ni lance pour me défendre. Quand vous m'aurez tué, quelle gloire en retirerez-vous ? En toute loyauté, je vous promets que si nous avons mal agi envers vous, nous vous ferons droit dès que nous serons arrivés à Paris ; les barons jugeront votre cause. — Par saint Denis ! toutes ces paroles sont vaines, répond Charlot ; je ne mangerai point avant de t'avoir tué de male mort. » Gérard tourne bride pour aller rejoindre son frère, mais Charlot se précipite sur lui, lance baissée, et le transperce de part en part, puis il tue son cheval et s'éloigne satisfait. Il ne sait pas que la blessure de l'enfant n'est point mortelle.

Voyant tomber Gérard, l'abbé de Cluny s'écrie en pleurant : « Beau neveu, ton frère est mort ! — Hélas, dit Huon, quelle cruelle rencontre ! Ah !

bonne mère, vous l'aviez si doucement élevé. Sainte Marie ! que vais-je devenir?... Sire abbé de Cluny, m'aidez-vous à maintenir mon droit ? Je veux savoir qui a commis ce meurtre ; je tuerai ce traître, ou je périrai de sa main. — Beau neveu, répond l'abbé, nous sommes prêtres sacrés et bénis, il ne nous est point permis de chercher à tuer un homme. — Quelle parenté j'ai là ! s'écrie Huon. Et vous, mes chevaliers de Bordeaux, m'aidez-vous ? — Jusqu'à la mort, » répondent-ils comme un seul homme.

Tandis que l'abbé pleure et fait sa prière pour Huon, le jeune homme s'élançe, suivi de ses chevaliers, dans la direction du petit bois vers lequel Charlot, son forfait accompli, chevauche lentement. Huon s'arrête près de son frère, qui gît sur la bruyère au bord de la route. « Frère, es-tu blessé à mort ? — Je ne sais, répond l'enfant faiblement, mais je crois que je suis près de mourir. Ne pense pas à moi, frère ; fuyez tous, car j'ai vu luire des heaumes dans ce bois. — Frère, à Dieu ne plaise, si tu demeures ici, que moi, j'aie la vie sauve. Je veux savoir comment est fait le lâche qui t'a assailli ; j'aurai son sang ou il aura le mien. »

Sans attendre ses hommes, Huon éperonne son cheval et s'élançe à la poursuite de Charlot. « Vassal, lui crie-t-il à haute voix, de quel pays es-tu ? — Je suis d'Allemagne ; mon père était le duc Thierry. » Huon le croit ; Charlot ne porte pas

son écu aux armes (1) royales ; comment l'enfant le pourrait-il reconnaître ? Il défie donc son ennemi. Bien qu'il ne soit pas revêtu de son haubert et qu'il n'ait pour toute arme que l'épée dont naguère l'adouba (2) son père, il se jette sur son adversaire avec une telle fureur qu'il l'abat mort. Amaury voit tomber Charlot et pousse un cri de triomphe : « Charlot est mort, dit-il à ses compagnons ; la France n'a plus d'héritier, c'est moi qui en deviendrai maître. Avant un an, j'aurai tué Charlemagne et je serai roi de France ! »

(1) Armoiries.

(2) Dont se servit son père pour l'armer chevalier.



CHAPITRE III

L'arrivée au palais.

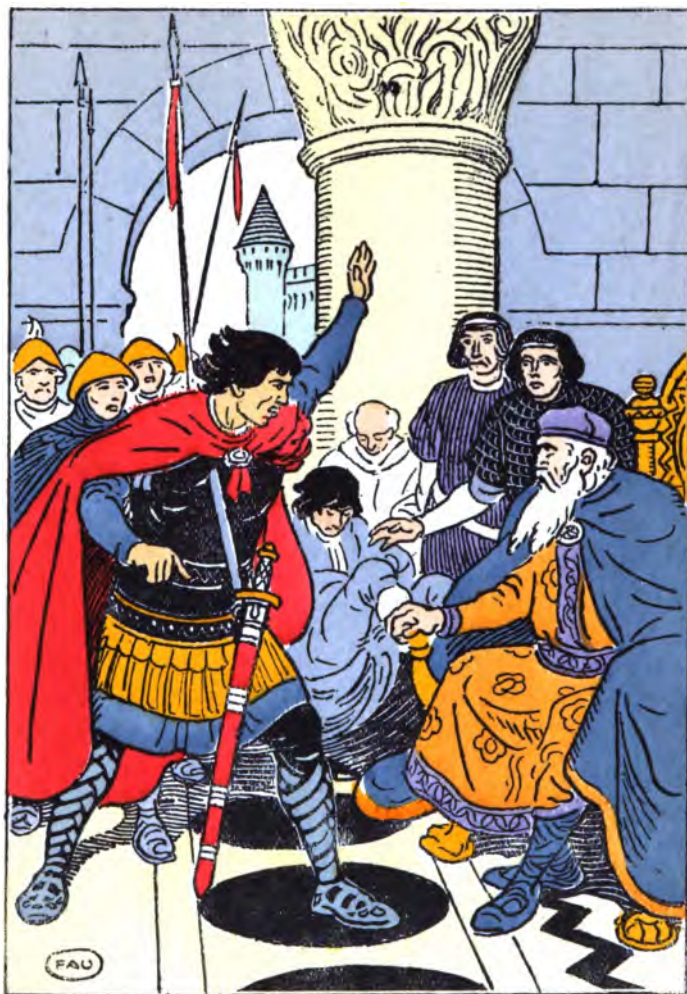


HUON prend le destrier de Charlot et revient à son frère. « Gérard, beau frère, lui dit-il, pourras-tu te soutenir à cheval ? — Je ne sais, frère, répond l'enfant ; mais bandez-moi ma plaie, je vous prie. » De son épée, Huon tranche un pan de son bリアut et bande la blessure du mieux qu'il peut. Puis, aidé de ses chevaliers, il soulève Gérard et le met sur le cheval ; mais le blessé s'évanouit trois fois, tant sont grandes ses souffrances. Dès qu'il revient à lui, il dit à Huon : « Frère, retournons à Bordeaux, près de notre mère. J'ai peur d'aller à Paris, car nous avons tué un homme. Je suis sûr d'avoir vu briller des heaumes dans le petit bois ; je ne comprends pas pourquoi ces

guerriers ne vous ont pas attaqués et n'ont pas défendu leur compagnon. Il doit y avoir quelque félonie là-dessous. Pour l'amour de Dieu, Huon, retournez à Bordeaux. — Pas avant d'avoir vu Charlemagne et de l'avoir hautement accusé de trahison, s'écrie Huon. Pourquoi nous a-t-il donné un sauf-conduit, s'il voulait nous faire tuer ? » Les bacheliers se remettent donc en route pour la grande cité, qui n'est plus très éloignée.

Cependant les compagnons d'Amaury sont inquiets. « Que ferons-nous, comte ? lui demandent-ils. Charlot est mort ; devons-nous laisser échapper ainsi son meurtrier ? — Laissons-le aller, répond Amaury, et que Dieu le confonde ! Nous le reverrons à Paris ; quand nous arriverons au palais, je mettrai sous les yeux de l'empereur le corps de son fils. Confirmez tout ce que je dirai, et je vous donnerai telle récompense que vous serez riches jusqu'à la fin de vos jours. » Ils sortent donc du bois et trouvent Charlot gisant sur la bruyère, la tête fendue jusqu'à la poitrine. Ils le soulèvent sur un bouclier, Amaury le place devant lui sur son cheval, puis ils s'acheminent à leur tour vers Paris.

Les orphelins et leur escorte rejoignent l'abbé de Cluny. « Qu'avez-vous fait, beau cousin ? demande-t-il à Huon. — Sire, nous avons tué un homme. — C'est grand dommage, dit l'abbé, mais puisqu'il en est ainsi, restez avec moi et je vous



... Mais qu'il confonde Charles de Saint-Denis (p. 27).



soutiendrai de ma parole. — Dieu vous le rende, sire, » dit Huon. Ayant jeté un regard derrière lui, il aperçoit Amaury et sa compagnie qui chevauchent non loin d'eux. « Sire abbé, s'écrie-t-il, voilà les traîtres du petit bois qui nous poursuivent ! — Pressons nos montures, dit l'abbé. Néanmoins, je ne crois pas qu'ils cherchent à nous atteindre, ils cheminent à une allure trop lente. »

Bientôt les orphelins et l'abbé entrent dans Paris ; ils se rendent droit au palais : Huon et l'abbé soutiennent Gérard ; ils montent dans la grande salle, traversent la foule des barons et se présentent devant Charlemagne. Huon salue en ces mots : « Dieu sauve et garde Naime à la barbe fleurie, et tous les chevaliers que je vois ici, mais qu'il confonde Charles de Saint-Denis, le traître, le mauvais roi, qui nous mande auprès de lui par bref (1) scellé de son sceau et place une embuscade sur la route pour nous faire périr ! — Vassal, répond Charlemagne, prends garde à ce que tu dis. Par le Dieu du paradis, par le baron monseigneur saint Denis, par la barbe qui me pend sur la poitrine, si tu ne peux fournir la preuve de tes paroles, je te ferai mourir de male mort. — Regarde, empereur, répond Huon, et puisse Dieu te confondre ! » Alors, tandis que l'abbé soutient Gérard, il lui ôte son manteau et débande la plaie.

(1) Lettre.

La blessure se rouvre, le sang coule, l'enfant s'évanouit de douleur. « Par ma foi ! s'écrie Charlemagne, cet enfant est près de mourir. Il m'aime vraiment bien peu, celui qui l'a attiré dans cette embuscade ! Dira-t-on dans les pays étrangers que, dans ma vieillesse, j'ai tramé une lâche trahison et fait mourir cet enfant ? Par Dieu ! je n'ai pas su un mot de cette affaire et j'en ai le cœur marri. Par ma barbe, je ne sais homme, d'ici jusques à Reims, fût-il le plus puissant de mes barons et dix fois mon ami, que je ne fasse périr de male mort pour cette félonie. »

Puis l'empereur ordonne à son médecin d'examiner la blessure de Gérard. « Pourra-t-il en réchapper ? demande Charles. — Oui, sire, ne soyez point en peine, avant un mois je vous l'aurai guéri. » On emporte Gérard pour le coucher dans un lit et Charlemagne se tourne vers Huon : « Allez vous asseoir sur ce banc, frère, lui dit-il, et buvez du vin dans ma coupe d'or. — Sire, répond Huon, écoutez-moi, et vous tous, barons, aussi. J'ai tué celui qui avait attaqué mon frère, j'ignore son nom, mais je sais qu'on va vous l'apporter ici. Je demande à être jugé par mes pairs. — N'ayez aucune crainte, Huon, justice vous sera rendue. » Alors Huon conte au roi toute l'aventure et Charlemagne renouvelle sa promesse de châtier le traître, fût-il son meilleur ami, fût-il même son fils Charlot.

A cet instant, Amaury arrive devant le palais avec ses compagnons, qui pleurent, crient, se tortent les mains et s'arrachent les cheveux, menant deuil sur Charlot. Charlemagne prête l'oreille : « Naime, dit-il, j'entends prononcer le nom de mon enfant. Je crains que ce ne soit lui qu'a tué Huon. Pour l'amour de Dieu ! allez voir. » Naime descend les degrés de marbre, voit Charlot, la tête fendue, couché tout sanglant sur un bouclier, et s'évanouit de saisissement. Quand il revient à lui, il empoigne le bouclier par un bout, Amaury le prend par l'autre et ils arrivent ainsi devant Charlemagne. « Empereur juste, s'écrie le traître, recevez votre fils, le bachelier Charlot, que vous aimez tant ! » Le sang de Charlemagne se glace dans ses veines, on a grand'peine à le ranimer.

« Sainte Marie ! dit-il en revenant à lui, quel triste présent vous m'apportez ici ! » Dames, écuyers, sergents, tous pleurent Charlot à grand bruit. De tristesse et de fureur, l'empereur est presque hors de sens. Le duc Naime s'efforce de le calmer : « Sire, dit-il, ne vous abandonnez point à la douleur. Quand Ogier le preux et le vaillant vous fit la guerre, il tua mon fils que j'aimais tendrement. Me suis-je alors laissé abattre par le chagrin ? Non, par Dieu ! j'y ai résisté de mon mieux. Laissez ce deuil violent et demandez plutôt à Amaury quel est celui qui a tué votre fils. — Je le lui demande, dit Charles. — C'est, répond

Amaury, ce damoiseau que je vois assis là-bas sur le banc et qui boit du vin dans votre coupe. »

A ces mots Charlemagne pâlit, il regarde Huon en roulant des yeux terribles et en grinçant des dents, saisit un couteau sur la table et s'élançe sur le bachelier. Mais le duc Naime lui arrache le couteau des mains : « Sire, dit-il, êtes-vous fou ? Que voulez-vous faire ? Quand Huon est entré dans votre palais, vous l'avez assuré de votre protection et maintenant vous voulez le frapper ! Ce serait un meurtre, sire ; il en rejaillirait de la honte sur votre nom. — Ah ! Naime, dit le vieil empereur, j'ai le cœur trop triste, je ne sais plus ce que je fais. »

Huon se sent envahir par une grande détresse à la pensée que c'est le fils de l'empereur qu'il a tué, mais il fait bonne contenance. « Empereur juste, dit-il en se levant, à quoi sert-il de me menacer de votre couteau ? J'ai tué, il est vrai, celui que je vois étendu sur ce bouclier, mais par Dieu ! je ne savais point que ce fût votre fils. Si je l'avais su, serais-je venu à votre cour réclamer votre protection ? Certes, je me serais plutôt enfui en Orient... A quoi bon me mettre à mort ? Tous mes barons vous déclareront la guerre. Pourquoi commencer cette lutte ? Me voici en votre palais, je suis prêt à me soumettre à la justice de France. — Il parle bien, disent les barons. Si Amaury sait quelque chose de la mort de Charlot, qu'il le dise ! »



Il saisit un couteau et s'élançe sur le bachelier (p. 80).

L'empereur regarde Naime, son vieux conseiller : « Sire Naime, dit-il, que me convient-il de faire? — Sire, demandez à ce traître d'Amaury ce que votre fils était allé faire au bois, vêtu de son haubert... — Sire, répond aussitôt Amaury, hier à la vêprée (1) Charlot vint me prier de l'accompagner à la chasse, et j'y consentis, hélas! Comme je me méfiais de Thierry, l'Ardennais, nous revêtîmes nos hauberts, et nous allâmes prendre nos ébats dans le bois qui est près de Paris, sur la route d'Orléans. Nous lançâmes nos autours (2), mais, à la tombée de la nuit, nous en perdîmes un.

(1) Soirée.

(2) Oiseaux de proie dressés pour la chasse.

Ce matin, nous nous aperçûmes que ce bachelier s'était emparé de l'oiseau. Charlot se nomma et lui demanda son faucon, Huon refusa de le rendre; ils se disputèrent tant et si bien qu'à la fin Charlot frappa le jeune frère de Huon. Alors l'aîné tira son épée, pourfendit votre fils jusqu'à la poitrine, puis s'enfuit avec son frère. A mon grand deuil, je n'ai pu les atteindre. Huon est coupable, puisque c'est lui qui commença la querelle. S'il ose affirmer que je mens, voici mon gage. — Sainte Marie! s'écrie l'abbé de Cluny, jamais je n'ai entendu aussi grand mensonge. Je suis prêt à jurer sur les saints, — et mes quatre-vingts moines avec moi, — que tout ce que vient de dire ce larron n'est que fable et fausseté. — Certes, dit Charles, voilà un témoignage imposant; qu'avez-vous à répondre, sire comte Amaury? — Je ne veux pas donner un démenti à l'abbé devant vous, sire, mais je contraindrai Huon lui-même à confirmer mon dire.

— Beau cousin, dit l'abbé, pourquoi tardes-tu à offrir ton gage? Le bon droit est pour toi et Dieu ne souffrira point que tu sois vaincu. — Sire, voici mon gage, dit Huon. Je ferai confesser à ce traître maudit que toutes ses paroles ne sont que mensonge. — Livrez un otage, dit Charles. — Sire, mon frère Gérard est en ce palais, c'est le seul otage que je puisse vous donner, car je n'ai à Paris aucun autre parent. — Si, dit l'abbé de Cluny, tu y

as un cousin, et c'est moi. Par sainte Marie! si Dieu ne te donne la victoire, je veux que Charlemagne me pendre et mes quatre-vingts moines avec moi. — Abbé, vous avez tort de parler ainsi, dit l'empereur; à Dieu ne plaise que je vous fasse jamais du mal! »

Amaury désigne comme otages son oncle Rainfroi et Henri, son cousin, et l'empereur les accepte à condition qu'il les dépouillera de leurs fiefs, si leur parent est vaincu. Alors les combattants se retirent pour vaquer à leurs préparatifs.



CHAPITRE IV

La vengeance de Charlemagne.



ANDIS que le duc Naime faisait armer cent chevaliers et se disposait à aller avec eux garder le champ du combat, afin d'empêcher toute trahison, Amaury et Huon entendirent la messe et distribuèrent des aumônes aux pauvres. On leur apporta du vin et des vivres et tous deux firent un repas dans le moutier (1), où ils se savaient à l'abri des surprises. Puis on les revêtit de leur armure et on leur apporta les reliques des saints : « Qui jurera le premier ? demanda un baron. — Celui qui appelle (2), répondirent les autres. — C'est moi, » fit Amaury, en s'avancant.

(1) Église, parfois monastère.

(2) Provoque à un combat singulier.

Et, s'étant mis à genoux, il cria à haute voix : « Entendez-moi, francs chevaliers, je jure sur ces saintes reliques que Huon de Bordeaux savait, lorsqu'il tua Charlot, que c'était le fils de l'empereur et, de plus, qu'il le tua trahissement et sans cause. » Mais lorsque Amaury voulut baiser les reliques, soudain l'haleine lui manqua et il chancela. « Il s'est parjuré, » murmurèrent les barons.

Alors Huon s'avança, saisit Amaury de sa main droite et le tira de côté. Prenant sa place, il se mit à genoux et dit d'une voix assurée : « Entendez-moi, seigneurs ! Je jure sur ces saintes reliques que ce larron vient de mentir. Je ne nie point avoir tué Charlot, mais, par celui qui mourut sur la croix, quand j'arrivai à la cour j'ignorais encore quel était celui que j'avais tué. — C'est la vérité, » dit l'abbé de Cluny. Huon se leva, baisa les reliques à la vue de tous, puis, posant sur la châsse quatre marcs d'or fin, il se détourna.

« Au combat, tous deux ! s'écrie Charlemagne, et je prie Dieu de faire éclater aux yeux de tous la honte de celui qui s'est parjuré. » On amène les chevaux des combattants. L'abbé de Cluny tient l'étrier de son jeune cousin, bien que Huon s'y oppose. « Sire, dit Huon, priez pour moi. — Ami, je le ferai certes, aie bon courage, Dieu te donnera la victoire, » et le bon abbé se rend droit à l'église, où il demeure en prière tant que dure le combat. Le roi et les barons sont montés pour

voir la lutte sur les créneaux des murailles. A côté d'eux sont, d'une part, Rainfroi et Henri, de l'autre, l'enfant Gérardin ; tous trois ont les fers aux pieds. Charlemagne prie pour Amaury et maudit Huon. Et pourtant qu'il est beau, le jeune bachelier ! Qu'il a fière mine avec son écu d'azur et sa lance ornée d'un pennon (1) pourpré !

Les deux adversaires pénètrent dans la lice, le combat va commencer. Soudain, on entend la voix de l'empereur : « Barons, faites silence et m'écoutez. Je veux mettre les deux chevaliers hors la loi. Il ne suffira point que l'un des deux ait tué son ennemi, il faudra encore qu'il l'ait forcé à confesser son crime avant de mourir ; sinon, le vainqueur perdra sa terre. — Par ma foi ! dit Naime, ce serait une injustice, car on voit souvent mourir un champion sans qu'il ait pu prononcer une parole. — Peu me chaut (2), répond l'empereur, il en sera ainsi. »

Les champions s'éloignent l'un de l'autre, éperonnent leurs destriers et les lancent au galop. Ils se heurtent avec tant d'impétuosité que leurs lances volent en éclats ; leurs écus sont troués, le sang leur sort par le nez, les sangles de leurs selles se rompent, tous deux sont précipités à terre avec une telle violence que leurs heaumes s'enfoncent dans le sol et qu'ils restent un instant les pieds en

(1) Languette d'étoffe triangulaire attachée à la lance du chevalier.

(2) Peu m'importe.

l'air. Mais ils se relèvent promptement ; ni l'un ni l'autre n'est blessé. « Bien jouté ! s'écrient les barons. C'est merveille que Huon ait pu endurer le coup de ce gros Amaury, qui a plus de deux fois son âge ! » Le cheval de Huon se met à gratter des pieds de devant et à ruer de ceux de derrière ; il atteint celui d'Amaury à la tête, la lui brise et lui fait voler la cervelle au loin. Furieux, Amaury s'élançe sur le destrier de Huon et veut lui transpercer le poitrail de son épée, mais l'animal décoche au chevalier un coup de pied qui lui casse deux côtes.

De douleur, le traître tombe à terre ; toutefois, comme il n'est point couard, il se relève aussitôt. Les champions luttent à pied, à grands coups d'épée. Enfin, après un long combat, Amaury grièvement blessé implore la pitié de Huon. Le jeune chevalier, blessé lui aussi, se laisse fléchir, mais au moment où il tend la main pour recevoir l'épée de son adversaire, celui-ci lui assène un tel coup sur le bras que trois cents mailles du haubert sont brisées ; c'est miracle que le bras ne soit point tranché. « Traître, larron ! » s'écrie Huon, hors de lui de colère, et, d'un coup formidable, il lui fait voler la tête de dessus les épaules. Alors à la pensée qu'il n'a point tiré de son adversaire l'aveu du parjure et du crime, le bachelier se désole.

Tout le monde rentre au palais et le jeune vainqueur comparait devant Charlemagne. A sa vue,

la colère de l'empereur se ranime. « Sire, dit Huon, voici la tête du traître; rendez-moi ma terre, je vous prie. — Vassal, vous ne l'aurez point, à moins que mes conditions n'aient été remplies... Sire Naime, Amaury a-t-il confessé son crime? — Je ne l'ai point entendu, sire, Huon s'est trop hâté; comment voulez-vous qu'un homme décapité fasse un aveu? — Huon, reprend Charles, Dieu a permis une injustice : certes, le noble Amaury ne se fût point parjuré; de douce France, vous êtes banni à toujours. Ne revenez jamais à Bordeaux, car, par celui qui fut mis en croix ! si je vous y trouve, je vous ferai mourir de male mort. — Sire, qu'avez-vous dit? Ne me suis-je point acquitté envers vous? Ne commettez point cette infamie; rendez-moi ma terre. — Je ne vous en rendrai pas un pied ! — Seigneurs barons, implore Huon, intercédez pour moi. Je suis duc de France et votre pair, vous me devez votre aide. »

A ces mots, Naime et les autres chevaliers se jettent aux pieds de Charlemagne et tous se mettent à demander la grâce de Huon. « Barons, dit l'empereur, vous resteriez là jusqu'au jour du jugement, que je n'aurais de lui ni pitié, ni merci. » Consternés, les chevaliers se relèvent et vont reprendre leurs places. « Empereur, dit Naime tristement, avez-vous perdu le sens? Pourquoi renoncer à votre part de paradis? Il est écrit que celui qui dépouille sans justice un héritier de ses



Les chevaliers se jettent aux pieds de Charlemagne (p. 38).

terres est banni de la présence de Dieu ; ne le savez-vous point ? — Naime, j'avais posé cette condition avant le combat ; il n'y a donc pas d'injustice.

— Sire, dit Huon, par le Christ ! ce n'est point là être juste ! — Laisse-moi, traître, répond Charles, je te hais tant que je ne puis te voir. Hors d'ici ! — Empereur, reprend Naime, quand se répandra dans le pays la nouvelle que vous avez déshérité ce jeune chevalier, que diront tous les hauts barons ? Vos jugements ne seront plus respectés en France. Encore une fois, sire, grâce et pitié pour

Huon! — Si le monde entier me demandait sa grâce, je la refuserais... Barons, à la Noël, quand l'héritier du duché de Bordeaux doit me servir, pensez-vous que je puisse souffrir la vue de celui qui a tué mon fils? — Sire, dit Huon, je partirai puisque vous me laissez tant, je renoncerai à mon fief, mais du moins donnez-le à mon frère Gérard. — Je m'y refuse, répond l'empereur. — Sire, s'écrient les barons, cédez à la prière de Huon. — Non, » dit Charles.

Alors le duc Naime s'adresse aux autres pairs : « Seigneurs, dit-il, notre empereur est tombé dans l'enfance. Levez-vous et partons! Aucun de nous ne doit demeurer à cette cour; un autre jour, ce sera l'un de nous que Charles dépouillera de ses terres. » Les pairs se lèvent et suivent Naime qui sort du palais. « Las! dit Charlemagne, que je suis malheureux! Mon fils est mort, j'en ai le cœur navré; faut-il encore que je perde mes vieux amis? » L'empereur ne peut supporter cet abandon, il va lui-même rappeler ses vaillants barons.

Tous rentrent au palais. Charles s'assoit sur un fauteuil d'or et appelle Huon qui s'agenouille à ses pieds : « Huon, dit-il, voulez-vous faire votre paix avec moi? — Certes, oui, répond le bachelier. Pour cela, j'endurerais peine et ahan; j'irais même en enfer pour vous plaire. — Vous irez, répond l'empereur, en un lieu pire que l'enfer; j'y ai déjà envoyé quinze messagers, dont pas un n'est

revenu. Vous irez par delà la mer Rouge, à Babylone (1), porter un message au roi Gaudisse. Si vous parvenez à faire tout ce que je vais vous ordonner, vous serez quitte envers moi. A Babylone, vous attendrez pour entrer au palais que l'émir (2) soit à table. Vous y entrez alors tout armé, l'épée nue à la main, et le premier que vous apercevrez, vous lui tranchez la tête, quelles que soient sa parenté et sa puissance. Ce n'est pas tout. L'émir a une fille qui a nom Esclarmonde : vous lui donnerez trois baisers, au su et au vu de tout le monde, puis vous ferez mon message à l'émir devant tout son baronnage (3). Vous lui manderez qu'il m'envoie mille éperviers mués, mille ours, mille lévriers bien dressés, mille hommes d'armes, mille bacheliers et mille captives belles et jeunes. Il devra vous donner encore sa barbe blanche qu'il coupera pour moi, et quatre de ses grosses dents mâchelières. Si vous ne pouvez me rapporter la grande barbe et les quatre dents de l'émir, ne repaissez point en France, je vous ferais pendre. — Sire, dit Huon, n'avez-vous plus rien à m'ordonner? — Si Dieu vous accorde de revenir, dit l'empereur, ne retournez ni à Bordeaux,

(1) Au moyen âge on donnait souvent le nom de Babylone à la ville du Caire; au reste, comme on le voit dans toute cette histoire, les connaissances géographiques laissaient fort à désirer.

(2) Gouverneur de province, chez les Sarrasins.

(3) Ensemble des barons.

ni à Gironville avant d'être venu me rendre compte de votre mission. — Et mes chevaliers qui sont venus de Bordeaux avec moi, sire, puis-je les emmener jusqu'au Saint-Sépulcre ? — S'ils vous aiment assez pour vous suivre, ils peuvent même aller jusqu'à la mer Rouge, répond Charles, mais pas plus loin. — Sire, Dieu vous en sache gré. »

Huon se hâte de quitter Paris et de prendre le chemin de Rome. Il emmène ses onze chevaliers et emporte de l'or et de l'argent en suffisance. Naime, Gérard, l'abbé de Cluny et une foule de barons l'accompagnent deux jours entiers, puis le quittent en pleurant. Gérard s'en retourna à Bordeaux. A l'ouïe de son récit, la duchesse sa mère fut saisie d'un tel chagrin qu'elle en tomba malade ; elle languit quelques semaines, puis elle mourut sans avoir revu Huon, son fils chéri.



CHAPITRE V

La forêt enchantée.



HUON se rendit droit à Rome, où il alla demander conseil à son oncle l'apostole (1). Il lui raconta ses malheurs, puis il se confessa à lui. « Dépouillez toute rancune et toute haine, lui dit le saint-père, pardonnez à Charlemagne et à ceux dont vous avez reçu injure. — Je leur pardonne de grand cœur, sire. — C'est d'un noble baron et je vous absous de vos péchés, sans vous imposer de pénitence. Maintenant, écoutez-moi. En me quittant, beau neveu, vous irez à Brindes. Là vous trouverez Garin de Saint-Omer, qui est mon cousin et le vôtre. Il possède des navires et il a la garde du port. Je vous donnerai une lettre pour

(1) Le pape.

lui ; je sais qu'il vous fera bon accueil et vous aidera à passer outre-mer. »

Garin de Saint-Omer reçut en effet son jeune cousin avec une grande cordialité. Il fit appareiller une nef et, quittant femme et enfants, il prit la mer avec Huon et ses chevaliers. Le vent était bon ; au bout de quinze jours déjà, ils débarquèrent en Terre Sainte. Alors Garin renvoya ses marins à Brindes et les treize voyageurs continuèrent leur route, montés sur les chevaux qu'ils avaient amenés. Arrivés à Jérusalem, ils allèrent prier au Saint-Sépulcre et adorer Dieu dans le Temple, puis, après avoir déposé de riches dons sur l'autel où Jésus-Christ lui-même fut offert à Dieu, alors qu'il n'était encore qu'un tout petit enfant, ils quittèrent la sainte cité et chevauchèrent dans la direction de la mer Rouge.

Ils traversèrent plusieurs contrées sauvages ; mais ils n'avaient pas cheminé quinze jours que les vivres vinrent à leur manquer. « Ah ! roi Charles, soupirait Huon, Dieu vous pardonne le mal que vous m'avez fait !... » Un jour, nos Français rencontrèrent au milieu d'une vaste forêt un homme à longue barbe blanche : « Prud'homme (1), lui cria Huon, Dieu qui répandit son sang pour les pécheurs ait votre corps et votre âme en sa garde ! » A l'ouïe de ces paroles, l'homme parut comme

(1) Homme sage et intègre, digne de considération.



Le vieillard prit la jambe de Huon et la baisa.

fou. Il accourut, se jeta aux pieds de Huon et, lui prenant la jambe, la baisa plus de vingt fois. « Sire, dit-il, Dieu qui naquit de la Vierge à Bethléem vous sauve et vous garde ! Voici plus de trente ans que j'habite ce bois et que je n'ai vu aucun homme qui crût en Dieu, car il n'y a dans ce pays que des païens (1). D'où êtes-vous, sire, et où allez-vous ? En vous regardant je suis tout ému, car vous

(1) C'est-à-dire des Musulmans. Au moyen âge on croyait à tort que les Mahométans adoraient les divinités païennes.

ressemblez trait pour trait à un franc baron que j'aimais fort et qui avait nom Séguin de Bordeaux. — Vous avez connu le duc Séguin ? demanda Huon. — Oui, sire, c'était mon ami. »

Alors Huon mit pied à terre et conta toute son histoire à l'ermite. Il apprit à son tour que l'ermite se nommait Jérôme et qu'il était frère du prévôt Guirré. Jeune encore, il s'en fut en pèlerinage au Saint-Sépulcre ; fait prisonnier par les Sarrasins, il demeura longtemps dans leurs cachots. Il réussit enfin à s'évader et se réfugia dans la forêt. C'est là qu'il vivait depuis trente ans, se nourrissant de racines et de fruits sauvages.

« Sire Jérôme, dit Huon, puisque vous connaissez ce pays, vous saurez sans doute où se trouve Babylone ; je suis fort en peine, car je ne sais de quel côté me diriger. — Soyez sans crainte, répondit Jérôme, je vous y conduirai moi-même ; j'y ai été maintes fois. Deux routes me sont familières : la première mène à Babylone en quinze jours, mais elle est fort périlleuse ; l'autre demande un an, mais elle est sûre et l'on y rencontre nombre de bonnes hôtelleries. — Par ma foi ! s'écria Huon, je ne suis point assez fou pour perdre une année à un voyage que je puis faire en quinze jours !

— Sire, vous aurez à traverser une forêt de plus de quarante lieues ; elle est sombre et redoutable,

et le nain Obéron s'y tient souvent. Il n'est haut que de trois pieds, mais il est plus beau que le soleil en été. Il est roi de féerie et celui qui lui adresse la parole une fois demeure à jamais en son pouvoir. Vous n'aurez pas fait douze lieues dans la forêt enchantée que vous le verrez surgir devant vous ; il vous parlera de telle façon que vous n'aurez de lui aucune défiance. Si vous ne lui répondez point, il se vengera : une tempête horrible fondra sur vous, le vent brisera de gros arbres, la pluie tombera en ruisseaux. Vous vous trouverez bientôt au bord d'une rivière assez large et profonde pour porter les plus grands navires et vous ne saurez comment faire pour la passer. Toutefois ce fleuve n'existe pas en réalité et si vous y entrez résolument, vous n'y mouillerez ni chausses, ni souliers. Mais refusez obstinément de prononcer la moindre parole : vous risqueriez de ne jamais sortir de la forêt d'Obéron, s'il lui prenait fantaisie de vous y retenir. — Par ma foi ! dit le jeune chevalier, je n'aurai garde de parler. »

Huon fit donner à Jérôme un de ses chevaux de rechange et les Français se mirent en route ; ils étaient quatorze maintenant. Un jour, comme ils cheminaient lentement dans la forêt enchantée, Huon arrêta soudain son cheval et se laissa glisser sur la mousse. « Je ne puis plus chevaucher, dit-il, j'ai si grand'faim que le cœur me faut. Reposons-nous ici dans cette clairière. » Tous mirent

donc pied à terre; ils enlevèrent le mors à leurs chevaux afin qu'ils pussent paître en liberté. Huon s'assit sur le sol, s'adossa au tronc d'un gros chêne et se prit à pleurer : « Quel pays ! dit-il en gémissant. Ni pain, ni blé!... Voilà bien trois jours que je n'ai rien mangé. — Vous ne savez pas jeûner ! dit Jérôme : nourrissez-vous de racines et de baies. Depuis trente ans elles composent tous mes repas et je n'en suis point mort. — Sire, je n'y suis pas accoutumé et je n'y puis goûter. » Soudain, ils virent s'avancer sous les arbres un petit homme, beau comme le soleil d'été et magnifiquement vêtu de soie brodée d'or. En sa main il tenait un arc; un cor d'ivoire tout incrusté d'or était suspendu à son cou. Le petit homme se mit à corner doucement, et nos Français de commencer à danser et à chanter en chœur !

« Que nous est-il arrivé ? s'écrie Huon, je ne sens plus ni faim, ni fatigue ! — C'est le nain Obéron, murmure Jérôme. Pour Dieu ! ne prononcez pas une parole. — Vous qui passez par mon bois, dit Obéron, je vous salue et je vous conjure par le Dieu de majesté, par le saint chrême et le sel du baptême, de me saluer à votre tour. » Pour toute réponse, les Français remettent le mors à leurs chevaux, sautent en selle et prennent la fuite. Plein de fureur, Obéron frappe du doigt son olifant (1),

(1) Cor d'ivoire.



Ils virent un petit homme, beau comme le soleil d'été (p. 48).

et la tempête annoncée par Jérôme surprend les voyageurs épouvantés. Ils continuent à fuir. Tout à coup ils se voient arrêtés par un fleuve puissant. « C'est un enchantement, ne craignez rien, chevauchez toujours ! » s'écrie Jérôme. En effet,

à peine sont-ils entrés dans l'eau, que la rivière disparaît. Alors surgit devant eux une grande ville fortifiée; murailles crénelées, tours, clochers, tout y est. « Par ma foi ! j'ai peur, murmure Huon entre ses dents. — Cette cité n'existe pas, répond Jérôme, chevauchez toujours ! » Après avoir galopé encore l'espace de cinq lieues, les Français se croient en sûreté. « Dieu nous a protégés, dit Huon, ralentissant son allure, il nous a fait la grâce d'échapper à ce démon. »

A peine a-t-il prononcé ces mots, que le petit homme saute et gambade devant lui. « Dieu ! fait le chevalier, le voici ! — Vassal, dit Obéron, je ne suis point un démon, mais un homme. Encore une fois je te conjure, par le Dieu de gloire, de me répondre. — Fuyons ! » crie Jérôme. Mais le petit nain porte son cor à ses lèvres et en tire un son argentin que prolonge l'écho des bois. Aussitôt, sous l'empire d'une puissance invincible, les chevaliers français s'arrêtent et se mettent à danser et à chanter. « Ces hommes sont fous s'ils pensent m'échapper, dit Obéron, je leur ferai chèrement payer leur manque de courtoisie, » et de son arc il frappe trois coups sur son cor d'ivoire, en s'écriant : « A moi ! mes hommes. » A peine ces paroles sont-elles sorties de sa bouche, que l'on voit accourir de tous côtés des hommes armés; il y en a bien quatre cents, montés sur de superbes chevaux.

« Noble sire, disent-ils, nous voici, que nous

voulez-vous ? — Vous allez l'apprendre, mais je suis triste d'en être réduit à vous demander un tel service... Que faire, puisque ces misérables refusent absolument de m'obéir ?... Voici ce que je requiers de vous, seigneurs : quatorze chevaliers traversent ma forêt; je les ai salués au nom du Christ, mais ils ne daignent point me répondre; poursuivez-les et les tuez ! — Ayez pitié d'eux, sire, implorèrent les chevaliers fées. — Je ne le puis, car pas un ne m'a adressé la parole. — Sire Obéron, dit Gloriant, l'un des chevaliers fées, essayez encore une fois de leur parler; s'ils ne répondent point, nous les tuerons. — Je le ferai pour l'amour de vous, » répond Obéron.

Cependant, durant ce colloque, nos Français ont pris de l'avance; ils cheminent aussi rapidement que le permet le mauvais sentier. « Sire Jérôme, s'écrie soudain Huon, je regrette d'avoir suivi votre conseil. Ce nain a le plus noble visage que j'aie jamais contemplé, j'aimerais à causer avec lui. D'ailleurs fût-il Béalzébuth lui-même, qu'on devrait lui répondre lorsqu'il parle au nom de Dieu... Ce petit homme est-il vraiment aussi dangereux que vous le dites ? Sachez que je lui parlerai s'il revient; j'espère que vous ne le prendrez point en mauvaise part. »



CHAPITRE VI

Huon se lie d'amitié avec Obéron.



LES chevaliers français chevauchent toujours dans la forêt profonde ; tout à coup Huon aperçoit devant lui le petit roi de féerie. « Sire, lui dit le nain, avez-vous réfléchi ? Encore une fois, je vous somme de me saluer. Pas plus qu'un bœuf ne pourrait monter au ciel, vous ne sauriez m'échapper !... Sire Huon, je vous connais bien ; je sais que vous avez tué Charlot, le fils du puissant Charlemagne, et que vous vous rendez par delà la mer Rouge auprès de l'émir Gaudisse. Jamais sans mon secours vous ne parviendrez à vous acquitter de votre message. Mais si vous daignez me parler, je vous aiderai à vous emparer de la barbe blanche de l'émir et des quatre

dents mâchelières que vous devez rapporter à Charlemagne. Je sais bien que sans Jérôme, ce vieux radoteur, vous m'eussiez déjà adressé la parole. Ne l'écoutez plus ! — Sire, dit Huon, soyez le bien trouvé. — Huon, beau frère, jamais salut ne sera mieux récompensé.

— Sire, dit Huon, pourquoi me poursuivez-vous ? — Ami, parce que je vous aime à cause de votre grande loyauté. Vous ignorez quelle est ma parenté, vous allez le savoir : je suis le fils de Jules César et de la fée Morgane. A ma naissance il y eut grande joie ; mon père manda tous ses barons au palais et les fées vinrent visiter ma mère. Mais l'une d'elles, que l'on avait mécontentée je ne sais comment, me fit un triste don : elle souhaita que je demeurasse nain et, à ma grande douleur, son souhait s'est accompli. Elle eût voulu ensuite revenir en arrière, mais il était trop tard ; alors elle me souhaita d'être le plus beau après Dieu et, vous le voyez, je suis aussi beau que le soleil d'été.

« Une seconde fée m'accorda de connaître le cœur et les pensées des hommes. Grâce à la troisième, il n'y a pays, marche, ni royaume, où je n'aie le pouvoir de me transporter à mon gré ; si je veux un palais, je le possède aussitôt, car je suis roi de féerie ; tout ce que je souhaite, je l'obtiens. Je suis né à Monmur, à quatre cents lieues d'ici, et pourtant j'ai plus tôt fait d'y aller et d'en

revenir qu'un cheval de parcourir un arpent. Quant à mon petit olifant, il fut doué par les fées de dons merveilleux : l'une a voulu qu'il rappelât à la santé les malades qui en ouïraient le son ; une autre lui a donné le pouvoir, que vous avez éprouvé, de rassasier les affamés et de désaltérer ceux qui ont soif ; une troisième a souhaité que l'homme le plus malheureux se prit à chanter et à danser au son de ce cor, et une quatrième, qu'il pût être entendu de moi, où qu'on en sonne, fût-ce à l'autre bout du monde. Il n'est bête fauve ni oiseau, même des plus hautains et des plus farouches, qui ne vienne à moi sur un signe de ma main. Enfin, je ne vieillirai jamais et, quand je voudrai terminer ma vie, ma place est marquée auprès de Dieu... Huon, beau frère, sois le bienvenu dans ma forêt. Je sais qu'il y a plus de trois jours que tu n'as mangé ; veux-tu dîner au milieu de ce pré ou dans une salle de festin ? Et que veux-tu manger ? — Je n'en ai cure, sire, pourvu que je dîne ! »

Obéron jette un rire clair. « Mes messagers n'aiment point qu'on les voie, dit-il ; couchez-vous dans l'herbe, seigneurs, et vous cachez les yeux. » Les chevaliers français obéissent ; mais on n'eût point bandé un arc, que déjà le nain leur crie : « Relevez-vous ! » Et lorsqu'ils se relèvent, ils aperçoivent devant eux un vaste palais à plusieurs étages. Ils y montent et s'assoient aux tables qu'ils trouvent toutes prêtes. Des serviteurs leur



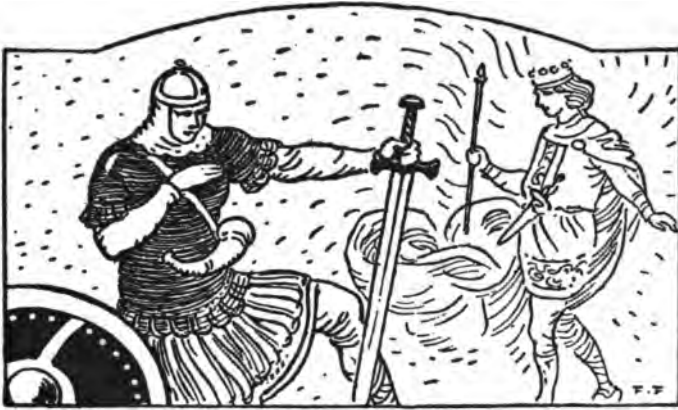
Ils aperçoivent devant eux un vaste palais (p. 54).

apportent dans des bassins d'or de l'eau pour se laver les mains, puis ils dînent de grand appétit.

Après le dîner, Huon dit à Obéron : « S'il vous agrée, sire, nous prendrons congé de vous et nous continuerons notre chemin. — Avant de vous laisser aller, Huon, je veux vous faire un présent... Gloriant, frère, apportez-moi mon hanap. » Tenant sa coupe des deux mains, Obéron s'approche de Huon : « Sire, dit-il, ce hanap est-il vide? — Il est vide, certes, dit Huon. — Vous allez me le voir remplir par le grand pouvoir que Dieu m'a donné. » Alors le nain passe trois fois sa main autour du vase, puis il fait au-dessus le signe de la croix et aussitôt la coupe s'emplit de vin. « Tel

est le pouvoir magique de ce hanap, dit-il à Huon, qu'il fournirait assez de vin pour tous les vivants, et même pour les morts s'ils ressuscitaient, à condition toutefois qu'il soit en la possession d'un homme de bien, car nul n'y peut boire s'il n'est pur de tout péché mortel. Dès qu'un méchant y porte les lèvres, l'enchantement perd sa puissance. Si vous y pouvez boire, il est à vous. — Sire, jamais je ne vis magicien aussi puissant que vous... Je me suis confessé au pape et je ne hais personne ; toutefois, je crains de n'être point assez pur pour boire à cette coupe. » Huon prend le hanap, qui reste plein, et il boit à longs traits.

Obéron, tout joyeux, le baise et lui donne la coupe précieuse : « Huon, dit-il, si tu prends soin de garder ta loyauté, je te viendrai toujours en aide, mais pour peu que tu dises un mensonge, je te retirerai mon amitié. — Sire, répond Huon, j'espère mériter de la conserver. — Je veux te donner encore mon petit olifant, dit Obéron. Tu ne saurais te rendre en pays si lointain que je ne t'entende quand tu corneras pour m'appeler, et j'accourrai aussitôt avec cent mille hommes armés. Mais garde-toi de sonner sans besoin, il t'en adviendrait malheur. — Sire, je m'en garderai. — Dieu te sauve et bénisse, Huon, dit le nain en versant des larmes. — Noble sire, pourquoi menez-vous tel deuil sur notre départ ? demande Huon. — Ami, tu emportes mon cœur avec toi... »



« Voici mon épée, coupez-moi la tête » (p. 58).

Huon chevauche avec ses compagnons. Après avoir parcouru quinze lieues, ils arrivent au bord d'une rivière grande et profonde qu'ils ne savent comment traverser. Mais un messenger d'Obéron les suit, une baguette d'or à la main. Il en frappe les eaux du fleuve, qui se fendent et laissent à sec un large chemin sur lequel leurs chevaux passent aisément. Le chevalier fée les quitte alors pour retourner auprès de son maître. Quand ils sont arrivés sur l'autre bord, la rivière roule de nouveau ses ondes comme si de rien n'était. Ils continuent leur route en devisant d'Obéron et de ses dons. Vers le soir, ils s'arrêtent dans un verger pour s'y reposer et Huon s'émerveille en éprou-

vant la vertu de son hanap. « Par ma foi ! dit-il, aujourd'hui j'ai rencontré belle aventure. Quand je serai de retour en douce France, j'offrirai cette coupe à Charlemagne et s'il n'y peut boire j'en aurai grande joie !... Hélas ! Quelle folle pensée ! Reverrai-je jamais la France ? Les dons d'Obéron me sont plus précieux que deux cités. J'ai peine à croire toutefois ce que me conta le nain, que si je corne il m'entendra, quelque éloignés l'un de l'autre que nous soyons. Dieu me confonde si je n'en fais l'épreuve ! — Vous êtes fou, s'écrie Jérôme, si vous cornez il vous arrivera malheur ; songez aux recommandations du petit roi. »

C'est en vain que Jérôme conseille la prudence ; Huon saisit le cor et en sonne. Aussitôt, tous ses compagnons se mettent à chanter, à danser et à mener grande joie. « Tu as bien fait de corner, » chante Jérôme. Huon souffle de toutes ses forces. De loin, le nain l'ouït : « Ah ! Dieu, s'écrie-t-il, j'entends corner mon ami ; qui donc l'attaque ? Je me souhaite où l'olifant vient de sonner, avec cent mille hommes armés. » A l'instant même son souhait est exaucé, au grand effroi de Huon. « Dieu te confonde, Huon ! crie Obéron. Où sont tes ennemis ? Est-ce ainsi que tu m'obéis ? — Sire, pardonnez-moi. Avant de tenter de grandes aventures, j'ai voulu éprouver la vertu de votre cor ; voici mon épée, coupez-moi la tête ! — Pour cette fois, répond Obéron, je te pardonne... Sur la

route que tu dois parcourir, tu trouveras la cité de Tormont. C'est là que vit un lâche renégat qui est ton oncle, le frère de ton père. On l'appelle Macaire, mais en douce France il portait le nom d'Eudes. Banni pour avoir voulu tuer le roi, il se rendit outre-mer, où il renia le Christ. Aujourd'hui, si un chrétien tombe entre ses mains, il le fait pendre ou jeter en prison. Je te défends d'aller à Tormont. — Sire, je vous désobéirai... J'irai, au contraire, visiter mon oncle et, s'il est tel que vous le dites, je lui arracherai les yeux. Au besoin, je saurai bien corner et vous viendrez à mon aide. — Tu dis vrai, mais garde-toi de me déranger encore sans raison, ou je te ferai endurer de grands maux. »

Obéron prend congé de Huon et, de nouveau, les larmes coulent de ses yeux. « Sire, qu'avez-vous ? demande le bachelier. — J'ai grand pitié de toi, car nul homme ne saurait dénombrer les souffrances que tu auras à supporter. — Sire, vous me promettez trop de maux ! s'écrie Huon en riant.

— Va, dit Obéron, et que Dieu soit avec toi ! » puis il disparaît avec ses hommes.



CHAPITRE VII

Huon rend visite à son mauvais oncle



Les chevaliers français se remirent en marche; à la vèprée, ils arrivèrent sous les murs de Tormont, et un sergent qui gardait la porte s'avança au-devant d'eux. « Ami, lui dit Huon avec courtoisie, que le Dieu qui est mort en croix te sauve et te garde! — Seigneur, répond l'homme, parlez plus bas. Ignorez-vous dans quel pays vous êtes? Si un autre que moi vous eût entendu, il vous eût fait saisir et mettre à mort, vous et vos compagnons. Moi, je crois en Dieu comme vous, mais je n'ose en faire profession à cause du duc. — Ami, qui donc tient cette cité? — Sire, c'est le duc Maccaire; il était chrétien naguère, mais il a renié le Dieu de gloire... Et vous, sire, où allez-vous? Qui

êtes-vous? — Je vais droit à la mer Rouge, avec ces chevaliers, mes compagnons, et je voudrais passer la nuit dans cette ville, car nous sommes bien las. — Sire, croyez-moi, éloignez-vous de cette cité maudite! Si vous y entriez, le duc vous ferait à coup sûr jeter en prison; il a déjà dans ses cachots cent quarante captifs chrétiens. — Seigneur, s'écrie Jérôme, allons-nous-en. — Non, dit Huon, je resterai. Voici le soir, c'est folie de s'éloigner d'une bonne ville à la tombée de la nuit. — Vous dites vrai, répond le sergent, et je vais vous conduire à un hôtel (1), où vous serez bien logés et servis. C'est chez le prévôt Hondré, qui — comme moi — est chrétien sans le dire. »

Le sergent fit entrer les Français dans la ville et les accompagna jusqu'à la maison de Hondré, qui leur fit le meilleur accueil. Quand ils eurent pansé leurs chevaux, Huon appela Jérôme : « Sire Jérôme, lui dit-il, allez parcourir les rues de la ville et faites crier partout que les fous, les joyeux ménestrels (2) et les truands (3) oisifs peuvent venir manger à mon hôtel; ils auront, sans payer leur écot, des vivres et du vin en abondance. Vous irez aussi au marché et vous ferez apporter ici tout ce qu'il faut pour un somptueux festin. Ne mar-

(1) Voir la note, p. 16.

(2) Musiciens et poètes ambulants.

(3) Vagabonds, mendiants.

chandez point, payez largement. Quant au vin, mon hanap y pourvoira. »

Craignant de perdre l'olifant d'Obéron, Huon le confia à Hondré, qui l'enferma dans son coffre aux trésors. Jérôme s'acquitta si bien de sa mission que les oisifs de toute sorte accoururent, au nombre de quatre cents, s'asseoir à la table de Huon, qui les servait et leur versait le vin découlant de son hanap. Mais Jérôme avait fait au marché de telles provisions que le sénéchal du duc ne trouva plus rien à acheter pour le souper de son maître. « Une armée de diables a-t-elle dévalisé le marché ? demanda-t-il aux vendeurs. — Sire, c'est un vieillard à barbe grise qui a tout acheté. — Et où s'en est-il allé ? — Chez le prévôt Hondré. »

Le sénéchal s'en retourne furieux au palais et va dire sa mésaventure à son maître ; celui-ci revêt son haubert pour aller châtier le coupable. Au même instant arrive un des convives de Huon, qui s'est échappé pour venir conter au duc ce qui se passe chez Hondré, et comment le vin y coule à flots d'un merveilleux hanap, ainsi que d'une source inépuisable. Le hanap excite l'envie du duc qui, pour s'en emparer, se rend à la maison du prévôt, suivi de trente de ses chevaliers. Il y trouve le pont-levis abaissé et les portes grandes ouvertes : on y entre comme au moulin.

« Sire, dit l'hôte à Huon, voici le duc et il a

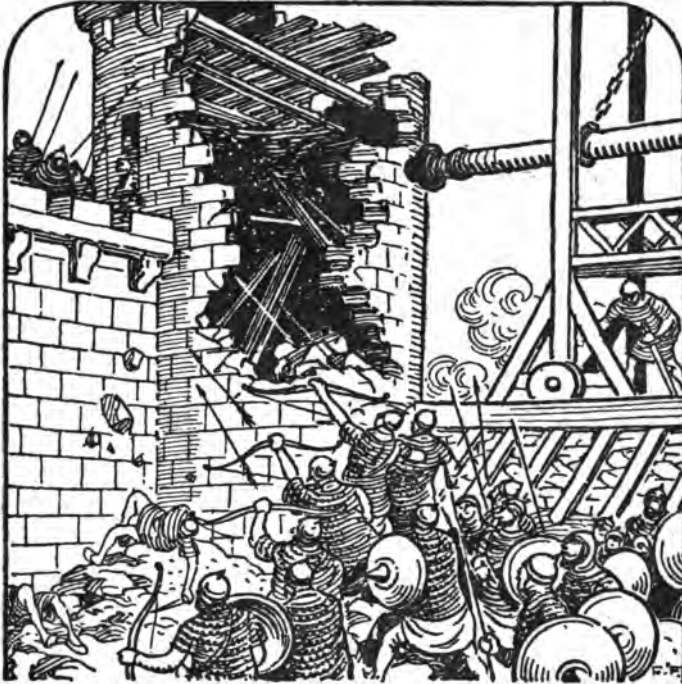


Il y trouve le pont-levis abaissé (p. 62).

l'air courroucé, vous allez payer cher votre fanfaronnade. — Ne craignez rien, répond Huon, laissez-moi faire. » Et, se levant, il s'avance vers le duc : « Sire, dit-il, soyez le bienvenu à mon festin. — Vassal, répond Eudes, n'approchez pas ! Je vous hais ; par Mahomet ! vous ne sortirez point vivant de ma ville. Pourquoi avez-vous rassemblé ici tant de convives, si ce n'est pour me narguer ? — Je m'en vais sur l'autre rive de la mer Rouge, sire, et je donne à souper à ces pauvres gens pour que Dieu m'accorde un heureux retour. — C'est mal imaginé, s'écrie Eudes, tu te seras attiré la mort, car je vais te faire couper la tête. — Sire, laissez là vos menaces et courez vous désarmer, puis lavez vos mains, vous et vos hommes, et asseyez-vous à table. Après le souper, nous ver-

rons qui de nous deux a tort. — Bien parlé ! » répond Eudes. Puis il dit à ses hommes : « Allez vous désarmer et nous mangerons ici ; aussi bien n'avons-nous rien au palais. »

Lorsqu'ils sont tous assis autour des tables, Huon prend son hanap et va se tenir devant le duc : « Sire, dit-il, regardez ce hanap ; vous voyez qu'il est vide. — C'est la vérité, » répond Eudes. Alors Huon fait le signe de la croix sur la coupe, qui se remplit jusqu'au bord, et il la présente au duc. Mais à peine celui-ci y a-t-il porté la main que le vin disparaît. « C'est un enchantement, s'écrie Eudes. — Non, dit Huon, c'est l'effet de votre méchanceté. Nul ne saurait boire à cette coupe s'il est coupable de péché mortel. — Vassal, tu es fou de m'insulter ainsi en ma cité. Par Mahomet, je te ferai mettre à mort. Mais dis-moi d'où tu es. — Sire, de Bordeaux. — De Bordeaux ! Qui est ton père ? — Mon père était le duc Séguin, sire ; Dieu lui fasse grâce, car il est mort il y a plus de sept ans. — Fils de mon frère, s'écrie Eudes, sois le bienvenu ! Pourquoi t'es-tu logé ailleurs qu'en mon palais ?... Beau neveu, pourquoi vas-tu par delà la mer Rouge ? — Charlemagne m'envoie porter un message au roi Gaudisse ; il m'a dépouillé de mon fief parce que j'ai tué son fils Charlot, et il ne me le rendra que si je réussis à m'acquitter de mon message. — Moi aussi, beau neveu, je fus banni de France ; alors,



Ils ont déjà réussi à abattre une tour (p. 67).

je reniai la foi chrétienne. Je me suis établi ici, je m'y suis marié et ma femme m'a apporté en dot de grandes richesses... Voici maintenant ce que tu vas faire. Toi et tes compagnons, vous passerez la nuit dans mon palais; demain, dès que le soleil sera levé, je vous ferai accompagner par mes barons,

car vous aurez de rudes épreuves à traverser. — Sire; j'irai chez vous, puisque vous le voulez ainsi. — Vous vous en repentirez, » marmotte Jérôme entre ses dents.

Huon fait donc porter son bagage chez son oncle; il prend son hanap, mais il oublie de redemander l'olifant à son hôte. Le lendemain, quand Huon se dispose à partir, Eudes le retient et le fait manger à sa table. Or, la veille déjà, le mauvais duc avait imaginé une trahison. Prenant donc à part Geoffroy, l'un de ses chevaliers qu'il avait amené de France et qu'il avait contraint à renier Dieu, il lui dit : « Geoffroy, faites armer une centaine de mes Sarrasins, et que mon neveu et ses compagnons soient mis à mort pendant que nous serons à table. — Bien, sire, » répond Geoffroy, mais il s'en va tout triste. Il se rappelle que le duc Séguin lui sauva la vie naguère; il ne peut se résoudre à tuer Huon. Il court à la prison où sont renfermés les cent quarante chrétiens français : « Seigneurs, leur dit-il, si vous avez du cœur, vous serez délivrés aujourd'hui même. » Les Français sont prêts à tout, pourvu que leur captivité prenne fin. Geoffroy leur conte la trahison du duc, puis il leur donne des armes et les conduit au palais. Alors, au lieu de frapper Huon et ses compagnons, ils se jettent sur les Sarrasins et en égorgent un grand nombre; Huon et ses amis leur viennent en aide. Au cri de « Montjoie ! » les Français emportent tout

devant eux, et bientôt, maîtres du château, ils en font fermer les portes et remonter le pont-levis.

Mais Eudes a sauté par la fenêtre et s'est caché dans le fossé. Il parvient à s'échapper et va conter dans la ville ce qu'il est advenu de sa garnison. Aussitôt, quatre cents Sarrasins s'assemblent ; ils amènent leurs engins de guerre pour assiéger le château. Ils ont déjà réussi à en abattre une tour, lorsque le prévôt Hondré vient dire à son seigneur que c'est folie de démolir ainsi son palais ; il l'engage à promettre aux Français la vie sauve, à condition qu'ils lui rendent le château et quittent la ville. Le mauvais duc feint d'accepter ce conseil et il charge Hondré lui-même d'aller parlementer avec les assiégés.

Or Huon, depuis qu'il avait vu s'écrouler une tour, était fort en peine. « Dieu ! dit-il, nous allons périr ici. Impossible de défendre des murailles aussi faibles. — Huon, dit Jérôme, pourquoi ne cornez-vous pas ? — Il y a longtemps que je l'eusse fait, bel ami, si j'avais mon cor, mais hélas ! je l'ai oublié à l'hôtel de Hondré. » A cet instant, une voix forte retentit du fossé. « Hé ! sire Huon, laissez-moi vous parler. — Dieu ! qui est-ce ? dit le bachelier, se montrant sur la muraille. — C'est moi, sire, le prévôt Hondré. — Quel est votre message, mon hôte ? — Sire, voici ! Le duc vous mande que si vous quittez le palais vous aurez la vie sauve. Mais ne le croyez point ! A peine serez-vous sortis qu'il vous fera

tous mettre à mort, car c'est un traître. Tenez bon, sire ! — Hondré, bel hôte, nous sommes morts, à moins que vous ne nous secouriez. Mon petit olifant est resté dans votre coffre ; si je l'avais ici, cent mille guerriers occuperaient la ville sur l'heure et nous délivreraient. — Sire, vous l'aurez sans retard.»

Hondré court à son hôtel, prend le cor caché dans l'aumônière et le remet au sergent chrétien, en qui il a confiance. Celui-ci parvient à le lancer par-dessus la muraille. Huon s'en empare et corne avec une telle violence que le sang lui jaillit de la bouche. A l'instant même, assiégeants et assiégés se mettent à chanter et à danser. Et soudain les rues sont remplies d'hommes armés. Ils se jettent sur les Sarrasins, tandis qu'Obéron, montant au château, proclame du haut des murs que ceux des païens qui croiront au vrai Dieu auront la vie sauve. Beaucoup se convertissent, les autres sont massacrés. Huon tranche la tête au duc et l'expose sur la muraille de la ville.

« Huon, dit Obéron, je vous ai délivré, ami, et maintenant je m'en retourne à Monmur, mais je ne puis vous cacher que votre étourderie et votre imprudence seront cause d'une foule de malheurs.» A ces paroles, Huon s'épouvante : « Sire, dit-il, conseillez-moi, je suis prêt à faire toute votre volonté. — Eh bien ! soit, dit Obéron ; je te défends d'aller à Dunostre. C'est un château fort que mon père, Jules César, fit élever au bord de la mer. A

l'entrée se trouvent deux hommes de cuivre, armés chacun d'un fléau de fer. Jour et nuit, été et hiver, ils ne cessent de battre ; même une légère alouette ne saurait pénétrer dans le palais sans tomber sous leurs coups. Le maître du château est en ce moment un géant très méchant qu'on nomme l'Orgueilleux ; il m'a enlevé Dunostre, ainsi que le plus précieux trésor qui y fût renfermé : c'est un haubert plus blanc que la fleur des prés, aussi léger qu'un pain de farine blutée et cependant d'une force telle qu'aucune arme ne parvient à le transpercer. Celui qui l'a revêtu peut tomber à l'eau sans se noyer et traverser le feu sans en être atteint. D'ailleurs, à quoi bon te le décrire ? Je te défends de te rendre à Dunostre. — Sire, répond Huon, votre défense est vaine. Je suis venu de France pour chercher des aventures, vous m'en fournissez une que je veux tenter. J'irai conquérir votre blanc haubert ; s'il est tel que vous le dites, il me rendra des services. Au besoin je sonnerai du cor et vous viendrez à mon secours. — Non, par ma foi ! je ne viendrai point. Ne vous y fiez pas, beau frère, il se pourrait faire que vous corniez en vain. — Comme il vous plaira, sire, mais je ne renoncerai point à mon entreprise. » Obéron prend congé de son ami et disparaît, tandis que Huon rentre dans la ville. Il donne Monmur à son hôte et à Geoffroy, qu'il fait seigneurs de tout le pays, puis il reprend son voyage avec ses treize compagnons.

CHAPITRE VIII

Au château de l'Orgueilleux.



Le lendemain les chevaliers français arrivèrent au bord de la mer et virent se dresser sur le rivage les tours du château de Dunostre. Huon s'approcha seul et à pied de la porte, devant laquelle les guerriers de cuivre menaient grand bruit en frappant le sol de leurs fléaux. Il ne savait que faire, mais soudain, avisant un bassin d'or attaché à un pilier, il tira son épée, en frappa trois coups sur le bassin et réveilla tous les échos du palais. Aussitôt une fenêtre s'ouvrit et une jeune fille d'une grande beauté y parut ; aux trois croix d'or qui brillaient sur l'écu de Huon, elle reconnut un chevalier de son pays, car elle-même était une captive venue de douce France. Crai-



Le géant se met sur son séant (p. 78).

gnant que la colère du géant ne tombât sur l'audacieux Français, elle courut à la chambre de son maître, pour chercher à l'apaiser, mais elle le trouva profondément endormi. Alors elle descendit arrêter les batteurs de fléaux. Huon entra dans le château ; il voulut interroger la jeune fille, mais

elle s'enfuit et le laissa errer seul à travers de vastes pièces inhabitées.

Il arrive enfin à la chambre où s'est réfugiée la jeune fille, et la trouve pleurant à chaudes larmes. « Damoiselle, lui dit-il, Dieu vous garde ! Savez-vous parler ma langue ? Qu'avez-vous à mener tel deuil, douce amie ? — Sire, je pleure parce que j'ai grand pitié de vous : si le maître de céans s'éveille, vous êtes mort. — Vous parlez donc le français, s'écrie Huon. — Certes oui, sire, je suis Sibylle, du bourg de Saint-Omer ; mon père était le duc Guinemer. Il vint en pèlerinage au Saint-Sépulcre et m'emmena avec lui. Une tempête jeta notre navire sur cette côte où il se brisa ; le géant Orgueilleux tua mon père et tous ses hommes, puis il m'enferma dans ce château où je suis captive depuis sept ans. Fuyez, sire, pendant qu'il en est temps encore. — Non, damoiselle ; avant de partir d'ici, je tuerai ce géant. — Allez donc lui couper la tête tandis qu'il dort. — Jamais je ne serai assez lâche, belle amie, pour tuer un homme dans son sommeil. »

Huon se glisse dans la chambre où l'Orgueilleux repose sur un lit d'or et d'ivoire. Le géant est long de dix-sept pieds ; il a les bras énormes, les poings carrés, la tête monstrueuse et les yeux enfoncés : c'est un spectacle horrible. Quand Huon l'a longuement contemplé, il l'éveille : « Fils de sorcière, s'écrie-t-il à très haute voix, dormez-vous ? » Le

géant se met sur son séant : « Vassal, dit-il, qui t'a fait entrer ici ? — Par ma foi ! répond Huon, puisque vous comprenez le français, je vous le dirai : ce sont mon audace et ma folie. — C'est la vérité, reprend le géant, car si j'étais armé je te trancherais la tête d'un seul coup, mais je suis nu, tandis que toi, tu es bien équipé. — Crois-tu, nigaud, que je sois assez lâche pour profiter de cet avantage ? Va t'armer au plus vite, et reviens te mesurer avec moi. — Bien parlé ! » s'écrie l'Orgueilleux, et il se retire. Il ne tarde pas à reparaitre, prêt pour la lutte. « Qui es-tu et où vas-tu ? demande-t-il. — J'ai nom Huon et je suis de Bordeaux. L'empereur Charlemagne m'envoie porter un message à l'émir Gaudisse. Et toi, quelle est ta parenté ? — Je suis l'Orgueilleux, le puissant géant qui désole cette région. Naguère je fis prisonnier ce Gaudisse chez qui tu dois te rendre. Pour racheter sa vie, il me donna le bon anneau d'or clair que tu vois à mon petit doigt, et il demeure mon vassal. Une autre fois, je vainquis Obéron, le petit roi de féerie, malgré ses enchantements. Je lui pris ce château et un précieux haubert que nul ne peut endosser s'il n'est pur de tout péché mortel. Je n'ai jamais cherché à le mettre, mais par Mahomet ! puisque tu m'as permis de m'armer, je t'octroierai de l'éprouver. » Ce disant, il court le chercher.

Ayant prié Dieu avec ferveur, Huon endosse le

blanc haubert qui s'ajuste à sa taille, puis il saisit son épée et se dispose à la lutte. « Je pensais que tu ne pourrais point entrer dans ce haubert, s'écrie l'Orgueilleux. Rends-le-moi et je te donnerai en échange l'anneau d'or que j'ai reçu de l'émir Gaudisse. Il ne te sera pas inutile pour t'acquitter de ton message, car il n'est point aisé pour un Français d'entrer dans la cité de Babylone. Elle a quatre enceintes, dont chacune est garnie d'un pont-levis défendu par deux portiers en armes. Au premier pont on te coupera un bras, tu perdras l'autre au deuxième, au troisième tu laisseras un de tes pieds et l'autre au quatrième. Grâce à mon anneau tu échapperas à tous ces dangers et tu pénétreras sans peine dans le palais de l'émir. Gaudisse n'osera te toucher s'il te prend pour mon messager. »

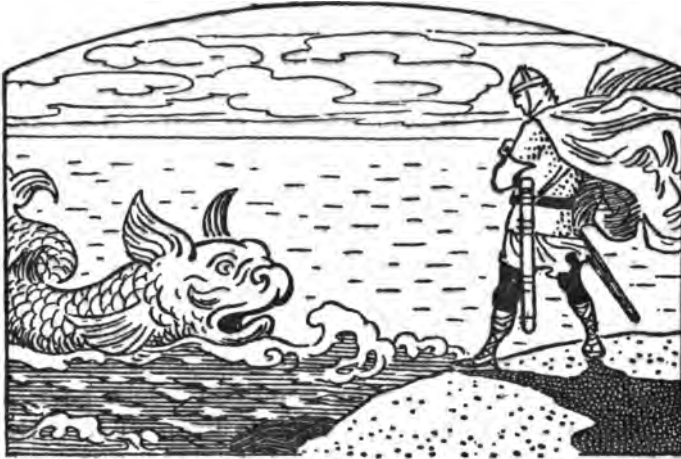
Mais Huon ne veut point rendre le haubert enchanté, il se promet de conquérir l'anneau. Le combat est long et dur; toutefois, au quinzième coup d'épée, Huon tranche la tête au géant. Il lui plairait de l'exposer sur les murailles du château, mais elle est si lourde, qu'il peut à peine la soulever. Il annonce donc sa victoire d'une des fenêtres du palais; ses chevaliers accourent et, lorsqu'ils voient le géant, ils sont émerveillés qu'un bachelier en ait pu venir à bout.

Le lendemain, Huon se lève de grand matin : « Barons, dit-il à ses chevaliers, il faut maintenant que je vous quitte. Si au bout d'une quinzaine



Il annonce sa victoire d'une des fenêtres du palais (p. 74).

UNIV



Huon voit surgir d'une vague une bête étrange.

vous ne me voyez pas revenir, retournez en France et allez dire à Charlemagne comment je me suis comporté. — Huon, nous vous attendrons un an tout entier. — Dieu vous en sache gré, seigneurs, » dit Huon. Il cache en son sein le hanap d'Obéron, revêt son haubert fée, suspend le cor d'ivoire à son cou et passe l'anneau de l'Orgueilleux à son bras en guise de bracelet. Ainsi équipé, il prend congé de ses compagnons et s'éloigne d'eux à grands pas. Il s'arrête tout triste au bord de l'eau, car il n'ose se fier à son haubert miraculeux et se jeter à la nage.

Soudain il voit surgir d'une vague une bête étrange, plus grosse qu'un saumon. C'est un lutin,

qui sort de l'eau, se jette sur le sable, se secoue, se dépouille de sa peau et apparaît sous la forme d'un homme : « Es-tu de Dieu ou du diable? lui demande Huon. Fils de Séguin, répond le lutin, sois sans crainte. Je te suis envoyé par mon seigneur Obéron. — Quel est ton nom, ami? — On m'appelle Malabron. Obéron a voulu que je fusse trente ans lutin de mer. Je te ferai traverser la mer Rouge sans que tu te mouilles chaussettes, ni souliers. Je vais rentrer dans ma peau, monte sur ma croupe, tiens-toi bien, et surtout n'oublie point de te signer pour que Dieu nous conduise à bon port. »

Malabron reprend la forme de lutin et se jette à la nage, Huon l'enfourche et ils partent. En peu d'instantes le lutin dépose le bachelier sur l'autre rive. « Ami, dit-il, voici la ville où tu dois entrer; souviens-toi qu'un mensonge te ferait perdre l'amitié d'Obéron. » Sur ces mots, il plonge dans la mer et disparaît.

Seigneurs qui écoutez mon histoire, vous voyez que déjà le soir tombe. Je suis las; voulez-vous que nous allions boire? Revenez demain après dîner, je vous conterai la fin des aventures de Huon et comment Obéron, le petit roi de féerie, vint à son secours. Mais n'oubliez point, je vous prie, d'apporter chacun une pièce d'argent. Il est peu considéré dans son pays, celui qui est avare et ne sait pas récompenser largement les courtois ménestrels.

Deuxième journée.

CHAPITRE IX

La belle Esclarmonde.



SEIGNEURS, nous allons reprendre l'histoire de Huon, le vaillant chevalier... Resté seul sur le rivage, il se recommande à Dieu et se dirige vers Babylone où l'émir Gaudisse tient sa cour.

Le bachelier arrive au premier pont : « Laisse-moi passer, crie-t-il au portier. — Volontiers, fait celui-ci, mais dis-moi d'abord dans quel pays tu naquis. Si tu es Français, tu perdras la main droite ; seuls les Sarrasins entrent ici comme ils veulent. »

Alors Huon fit grande folie. Il oublia que, grâce à l'anneau de l'Orgueilleux, il eût aisément pu franchir le pont, malgré la mauvaise volonté du portier, et il lui mentit : « Je suis Sarrasin, dit-il... »

Or ces mots furent entendus d'Obéron, qui en éprouva un vif déplaisir. A peine le bachelier les eut-il prononcés qu'il se rappela la recommandation de son ami et, tout triste, il fit le serment de ne plus dire désormais que la vérité.

Arrivé au deuxième pont : « Fils de sorcière, cria-t-il à très haute voix, ouvrez-moi vite la porte et abaissez votre pont, ou, par le Dieu qui se laissa mettre en croix, vous vous en repentirez. — Comment as-tu passé le premier pont ? » demanda le portier, surpris. Alors Huon prit l'anneau de l'Orgueilleux et le tint à bras tendu pour le faire voir au portier. Aussitôt le pont s'abassa et la porte s'ouvrit. Le bachelier continua tristement sa route : « Hélas ! se disait-il, jamais je ne reverrai ma mère ni mon frère ; Obéron m'abandonnera à mon sort, puisque j'ai menti. Et pourtant ce petit mensonge vaut-il qu'il y prenne garde ? »

Grâce à son anneau il passa sans encombre le troisième et le quatrième pont ; il se trouva alors dans le jardin qui entourait le palais de l'émir, mais il était triste et tourmenté. « Dieu ! se disait-il, si à cause de mon mensonge Obéron me refusait son aide, que deviendrais-je ? Obéron, Obéron, me délaissez-vous ou me secourrez-vous ? Par ma foi ! je veux le savoir. » Alors, saisissant son cor d'ivoire, il en sonna de toutes ses forces. Du fond d'une forêt où il voyageait, Obéron l'entendit : « Voilà, dit-il, un lâche et un menteur qui corne.

Qu'il continue jusqu'à en mourir, s'il le veut ; je ne bougerai point... » A bout de souffle, Huon cessa de sonner ; il avait compris que le roi de féerie ne viendrait pas. Mais le cor gardait encore le pouvoir de faire danser et chanter ceux qui l'écoutaient. L'émir était à table avec ses barons ; soudain toute la compagnie ouït le son clair et prolongé d'un cor de chasse. Sur-le-champ ceux qui servaient les mets et les vins se mirent à danser, tandis que l'émir et ses barons chantaient à gorge déployée. Gaudisse aperçut par la fenêtre le sonneur de cor : « Barons, fit-il, celui qui corne là dehors est un enchanteur ; vous voyez qu'il nous a tous ensorcelés, allez lui couper la tête. »

Cependant Huon se désolait. Mais il songea tout à coup que si Obéron le délaissait, Dieu et la sainte Vierge ne l'abandonneraient point, et il reprit courage. « Par celui qui a fait le monde, dit-il, j'entrerai dans ce palais et, quoi qu'il arrive, je m'acquitterai de mon message. » Le heaume en tête et l'épée au poing, Huon se précipite dans la salle où Gaudisse vient de donner l'ordre de le décapiter, mais personne ne reconnaît en lui le joueur de cor. Il passe sans s'incliner devant l'image de Mahomet.

« C'est un messager d'outre-mer, » murmurent les païens. Huon se souvient que Charlemagne lui a commandé de tuer le premier Sarrasin qu'il verrait à la cour de Babylonie. Il se jette sur le baron

qui est assis en face de l'émir et, d'un seul coup d'épée, il lui tranche la tête si violemment qu'il la fait voler sur la table et que le sang rejaillit sur Gaudisse. « Seigneurs, s'écrie l'émir furieux, prenez-moi ce traître; s'il nous échappe, nous sommes déshonorés. »

De tous côtés les Sarrasins assaillent Huon; alors il prend l'anneau qu'il porte au bras et le jette sur la table en s'écriant : « Sire émir, voyez ce signe et ne me faites aucun mal. — Barons, commande l'émir épouvanté, laissez cet homme ! Celui qui lui fera la moindre blessure sera pendu. » A regret, les Sarrasins obéissent. Huon promène ses regards autour de lui : il voit la fille de Gaudisse, la belle Esclarmonde, assise au haut bout de la table, et, s'approchant d'elle, il lui donne trois baisers. La damoiselle en a grande joie, car elle pense que c'est pour sa beauté que ce chevalier jeune et noble l'a baisée : son cœur s'enflamme pour Huon.

Un silence de stupeur pèse sur tous les barons. « Sire émir, dit Huon, écoutez-moi, et vous aussi, barons sarrasins. Je naquis en douce France, pays des cœurs vaillants et fiers, je suis l'homme lige (1) de Charlemagne et c'est par la volonté du puissant empereur que je suis ici. Il vous mande qu'il est fort courroucé contre vous, car dans tout l'Orient comme dans l'Occident il n'est aucun prince qui ne

(1) Le vassal.



Huon est assailli de toutes parts (p. 80).

lui rende hommage, hormis vous, sire. Il vous ordonne de recevoir le baptême, pour votre punition, et de lui envoyer en guise de tribut mille éperviers mués, mille ours, mille lévriers bien dressés, mille hommes d'armes, mille bacheliers et mille captives jeunes et belles. De plus vous me donnerez, pour que je les lui porte, votre belle barbe blanche et quatre de vos grosses dents mâchelières. — Ton seigneur est fou, s'écrie Gaudisse, je n'en fais pas plus de cas que d'un ail pelé ! Il m'a déjà dépêché quinze messagers : il n'en a pas revu un seul ; je les ai fait écorcher et saler, et tu subiras le même sort... Il est vrai que ton anneau te protège. Mais puisque tu es Français, quel diable t'a remis cet anneau ? — Sire, avec l'aide de Dieu je vous dirai la vérité : j'ai tué votre suzerain et je lui ai enlevé son anneau. »

A ces mots, les Sarrasins fondent sur Huon. Le bachelier se défend vaillamment, il blesse ou tue un grand nombre de païens, mais à la fin son épée lui échappe, les Sarrasins le lient; ils lui enlèvent son olifant, son blanc haubert et son hanap, puis ils le traînent devant l'émir. Leur prisonnier a si fière mine que les Sarrasins murmurent : « Voyez quel noble bachelier ! Certes il y a de belles gens dans le royaume de France ! »

On allait pendre Huon lorsqu'un vieux conseiller de Gaudisse s'écria : « Sire émir, c'est aujourd'hui la fête de l'été, vous ne devez exterminer personne en ce jour de joie, ce serait contraire à nos lois. Jetez donc ce bachelier dans un cachot et qu'on l'y garde durant une année. L'an prochain, à pareil jour, vous le délivrerez et vous le mettrez aux prises, en champ clos, avec votre champion. S'il est vainqueur dans la joute, vous le laisserez aller; vaincu, vous le ferez pendre. — Si c'est là l'usage de mes ancêtres, répondit l'émir, je n'y veux point manquer. — C'est l'ancienne coutume, sire, » affirmèrent les barons.

Huon fut donc jeté en prison. Or Esclarmonde sentait toujours sur sa joue les trois baisers du chevalier français. Elle ne put dormir cette nuit-là à cause de l'amour qui lui poignait le cœur. Elle se leva, descendit à la prison, trouva le geôlier qui dormait appuyé à un pilier, lui prit ses clefs et ouvrit la porte du cachot. « Dieu ! s'écrie le captif,



• N'ayez crainte, je suis Esclarmonde. •

que me veut-on? — N'ayez crainte, Huon, beau frère, je suis Esclarmonde que vous avez embrassée hier. Vos baisers m'ont rempli le cœur d'amour; si vous voulez m'épouser, je vous délivrerai. — Dame, vous êtes Sarrasine, je ne puis vous aimer. Si vous avez reçu de moi trois baisers, c'est

que je l'avais promis à Charlemagne. — Ami, ne changerez-vous point de sentiment? — Non, certes. — Par ma foi! vous le payerez cher. » Alors Esclarmonde éveille le geôlier et lui ordonne de laisser jeûner son prisonnier pendant trois jours.

Au quatrième jour Esclarmonde revient : « Vassal, dit-elle à Huon, avez-vous réfléchi? Promettez-moi de m'épouser et de m'emmener en votre terre, et tout mon temps se passera désormais à chercher votre délivrance. — Dame, j'accomplirai toute votre volonté. — Ami, vous en serez récompensé, car, pour l'amour de vous, je me ferai chrétienne; au reste il y a longtemps que j'y songe : les cruautés de mon père m'ont fait détester Mahomet. » Esclarmonde commande que l'on serve un bon repas au prisonnier, puis elle envoie le geôlier dire à l'émir que Huon vient de mourir de faim et de chagrin. « Puisqu'il est mort, dit Gaudisse, n'en parlons plus, et que Mahomet ait pitié de son âme! » Dans son cachot, Huon est nourri comme un prince et Esclarmonde le visite souvent.



CHAPITRE X

Huon combat le géant Agrapart.



NZE mois s'étaient écoulés depuis que Huon était en prison, et ses treize compagnons, restés dans le château de l'Orgueilleux, étaient fort en peine de leur ami. Un matin, ils aperçurent une très grande nef qui abordait au port voisin. « Barons, s'écria Jérôme, armons-nous et allons voir si cette nef nous apporte des nouvelles de Huon. » Le navire, chargé d'or et d'argent, était monté par trente païens. « Nous arrivons de La Mecque, dirent-ils en réponse aux questions de Jérôme, pour apporter à l'Orgueilleux le tribut que nous lui devons. — Il est mort, dit Jérôme, et vous irez le rejoindre... Compagnons, frappez ! » A ces mots, les Français coururent sus aux païens,

ils les mirent à mort et jetèrent leurs cadavres dans la mer Rouge. « Amis, dit Jérôme, nous avons maintenant de l'or et de l'argent en abondance, passons la mer et mettons-nous à la recherche du vaillant bachelier Huon. — De grand cœur ! » répondirent ses compagnons.

Ils s'embarquèrent donc avec la belle Sibylle, emmenant leurs destriers et quelques somniers, et munis de vivres pour plusieurs jours. Ils traversèrent la mer sans encombre et abordèrent non loin de Babylone. Chargeant d'or et d'argent leurs somniers, ils prirent le chemin de la ville. « Barons, dit Jérôme, nous irons droit au palais ; c'est moi qui parlerai et vous confirmerez tout ce que je dirai. » Les portiers prirent Jérôme pour un Sarrasin, tant il parlait bien leur langue ; ils laissèrent donc pénétrer nos Français dans la cité.

Arrivé devant l'émir, Jérôme le salua en sarrasinois. « Qui êtes-vous, sire, et d'où venez-vous ? demanda Gaudisse. — Je suis né à Monbranc, sire ; j'ai nom Tyacre et je suis fils d'Yvorin. — Tu es le fils de mon frère ! s'écria l'émir. Sois donc le bienvenu. Et comment se porte Yvorin ? — Fort bien, sire. Il vous mande par moi salut et amitié, et vous envoie ces douze Français qu'il a pris sur le chemin du Saint-Sépulcre. Vous les tiendrez en prison jusqu'à la fête de l'été, et ce jour-là ils pourront servir de cible à vos archers. Quant à la captive que voici, vous la donnerez à



Un matin, ils aperçurent une très grande nef (p. 85).

votre fille et elle lui enseignera à bien parler français. — Volontiers, mon neveu. Tu seras désormais mon chambellan ; je te confie la clef de ma grande prison, afin que tu y fasses enfermer ces Français que tu n'aimes guère, sans doute. Toutefois prends garde de les laisser mourir de faim. C'est ce qu'il advint l'an dernier à un messager de Charlemagne. »

A ces mots, Jérôme entra dans une telle fureur que tout le sang lui monta au visage. Il saisit un bâton qu'il vit à ses pieds et il allait en frapper l'émir, lorsqu'il comprit que ce serait folie ; il se domina et, tournant son bâton levé contre ses compagnons, il donna un coup à chacun d'eux, puis il les mena droit à la prison. Esclarmonde l'y suivit. « Tyacre, dit-elle, puisque nous sommes cousins, nous devons être amis. Je voudrais m'assurer de votre loyauté et alors je vous confierais

un secret. — Dame, je ne vous trahirai point ; parlez ! — Sire, vous trouverez en ce cachot un prisonnier français. J'ai fait croire à mon père qu'il était mort, mais je vous déclare qu'il se porte à merveille et que l'émir lui-même n'est pas mieux nourri que Huon. » Cette nouvelle remplit de joie le cœur de Jérôme, mais il se défiait d'Esclarmonde et ne lui répondit pas.

Frappant toujours de son bâton les Français, Jérôme les pousse devant lui dans la prison et les enferme dans le cachot de Huon. « Dieu ! s'écrie le bachelier, quels diables sont entrés ici ? » Ses compagnons entendent bien que quelqu'un parle, mais l'obscurité est si profonde qu'ils ne voient personne. Huon se dirige vers eux en tâtonnant : « Seigneurs, leur demande-t-il, de quel pays êtes-vous ? — Sire, nous naquîmes en douce France. — Pour Dieu ! dites-moi en quelle terre. — A Bordeaux, sire ; nous sommes les hommes liges d'un jeune duc qui avait nom Huon ; l'émir l'a fait mettre en prison et il y est mort. Nous étions venus à Babylone pour obtenir des nouvelles de lui, mais l'un des nôtres nous a trahis. — Compagnons, s'écrie Huon plein de joie, venez m'embrasser ; je suis Huon à qui vous avez témoigné tant d'amour. »

A l'ouïe de ces paroles, les Français mènent grande joie. « Sire, font-ils, êtes-vous en bonne santé ? — Oui, grâce à Dieu. La fille de l'émir s'est éprise de moi et elle me comble de bienfaits. Elle

va venir bientôt me visiter; nous la prierons de nous donner de la lumière. — Sire, demandent-ils effrayés, avez-vous gardé la sainte foi chrétienne? — Amis, répond Huon, doutez-vous de moi?... Mais où est Jérôme? — Ah! sire, c'est lui qui nous a fait emprisonner. Parce qu'il sait parler le sarrasinois, il a renié la chrétienté et fait croire à Gaudisse qu'il est son neveu; on l'appelle Tyacre dans le palais. — La bonne ruse! s'écrie Huon, et il jette un rire sonore. Ne comprenez-vous donc pas qu'il a fait tout cela pour nous délivrer? »

Bientôt Jérôme entre dans le cachot, suivi d'Esclarmonde qui apporte une lampe. Dès que Huon aperçoit le vieillard, il se jette à son cou et le baise tendrement. « Huon, dit Esclarmonde, ces hommes sont-ils vos compagnons dont vous m'avez parlé? — Dame, oui; en vérité ce sont mes gens et vous pouvez vous fier hardiment à chacun d'eux... Barons, vous devez respect et amitié à cette dame, car c'est grâce à elle que je ne manque de rien. »

Cependant la nouvelle de la mort de l'Orgueilleux était parvenue aux oreilles de son frère Agrapart. Il fit armer dix mille de ses gens et s'en vint à Babylone demander justice à l'émir. Laissant ses barons et ses hommes d'armes sous les murs de Babylone, il pénétra seul et à pied dans la ville. Il passa sans difficulté les quatre ponts, car à sa vue les portiers s'évanouirent de peur. C'était un géant haut de dix-sept pieds; ses yeux rouges flam-

boyaient comme des charbons ardents; il y avait entre ses sourcils la largeur d'une coudée. Son haubert avait quatorze pieds de long : trois hommes de taille ordinaire s'y fussent trouvés à l'aise.

Agrapart entre droit au palais : nul ne l'ose arrêter. Il trouve l'émir à table avec ses barons et Jérôme. Les pas du géant font trembler le château, sur les tables le vin se répand, chacun demeure muet de terreur. « Mahomet confonde Gaudisse, le félon traître! rugit Agrapart d'une voix de tonnerre. — Vous avez tort, Agrapart, de me parler ainsi devant toute ma cour, répond Gaudisse, mais apprenez-moi ce que vous me voulez. — Sire, voici : je sais que le meurtrier de mon frère l'Orgueilleux est venu en votre cité; vous eussiez dû le faire pendre, vous vous êtes contenté de le mettre en prison. Traître! Brigand! Levez-vous! Vous n'avez pas le droit de rester assis à la première place; pensez-vous que je vous laisse votre rang d'émir? » Et le géant secoue le malheureux Gaudisse jusqu'à lui faire tomber son bonnet de la tête. « Puisque vous avez laissé vivre le meurtrier, continue Agrapart, vous vous êtes rendu complice de son crime; et moi, qui suis héritier de toutes les terres de mon frère et votre nouveau suzerain, je vais vous livrer à la mort. Toutefois je veux que tout se passe selon la justice : faites armer vos hommes, armez-vous vous-même et nous combattons, vous et moi, en champ clos, à la vue de nos deux armées;

ou choisissez un champion qui joute à votre place. — Volontiers, dit Gaudisse... Barons, lequel d'entre vous est assez hardi pour lutter contre ce géant? Je lui donnerai pour femme ma fille Esclarmonde et il régnera sur la moitié de mon royaume. »

A cet appel, nul ne répond; tous redoutent trop le terrible Agrapart pour se mesurer avec lui. Le silence se prolonge, l'émir se met à pleurer. Alors Esclarmonde s'avance : « Mon père, dit-elle, si je ne craignais de vous déplaire, je vous dirais toute ma pensée. — Parlez sans crainte, ma fille. — Sire, par Mahomet! je vous ai menti; le messager de Charlemagne n'est point mort, il est encore prisonnier dans votre cachot souterrain. Voulez-vous que j'aie le quérir? Promettez-lui sa liberté, pourvu qu'il consente à lutter contre ce géant; il le fera peut-être. — Qu'on l'amène ici! s'écrie l'émir. S'il entreprend ce combat et s'il en sort victorieux, je lui accorderai mon pardon et mon amitié. »

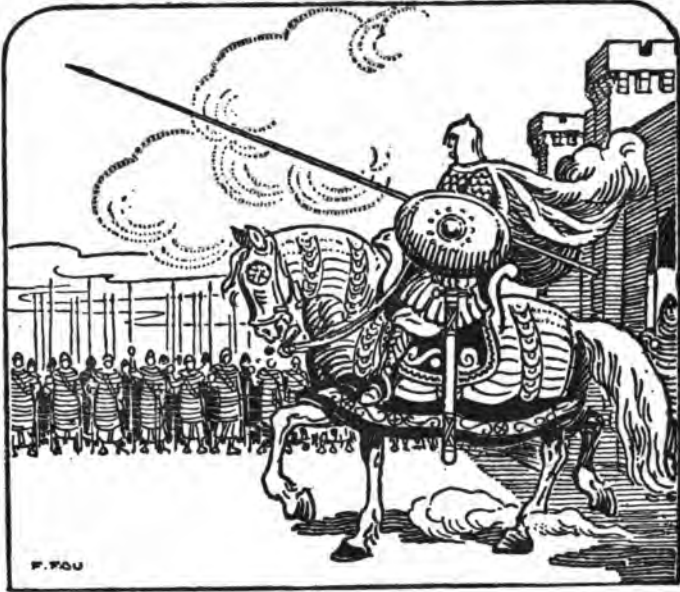
On tire donc Huon de sa prison et on le conduit devant l'émir. A la lumière du jour, le jeune captif paraît gros et gras, mais il est pâle et ses chairs sont molles et flasques. « Vassal, dit l'émir, vous voyez le géant qui sort de cette salle? Il m'a défié à une joute, mais aucun de mes barons n'est assez hardi pour relever le défi et lui offrir son gage. Si vous voulez me servir de champion et si vous pouvez me délivrer de ce guerrier, je vous laisserai rentrer dans votre pays, à moins que vous ne

préfériez épouser ma fille et régner sur la moitié de mes terres. En outre, je délivrerai tous les Français que j'ai dans mes prisons. Je ferai charger un cheval du meilleur or que je puisse trouver, je l'enverrai à l'empereur Charlemagne et je m'engagerai à lui payer tous les ans le même tribut. Je lui promettrai de le secourir sur terre et sur mer, avec cent mille hommes armés, s'il me fait jamais mander qu'il est en guerre et qu'il a besoin de moi. — Sire, je consens à combattre ce géant, à condition que vous me fassiez rendre mon hanap, mon blanc haubert et mon cor d'ivoire. — Vous les aurez sur l'heure, » dit l'émir.

On les apporte et Huon est fort joyeux de les revoir. Il confie son hanap et son cor d'ivoire à Jérôme, mais il prend le haubert et se retire à l'écart pour l'endosser. Il confesse ses péchés à Dieu et bat sa coulpe, car il redoute la colère d'Obéron, qu'il a maudit souvent dans son cachot. « Dieu ! se dit-il, pourrai-je entrer dans ce haubert fée ? Obéron, je suis mort si vous ne me secourez. » Il endosse sans peine le haubert : « Dieu soit loué ! s'écrie-t-il, je vois que je suis réconcilié avec le noble roi de féerie ; il est généreux de m'avoir pardonné. »

L'émir donne à Huon sa meilleure épée et son destrier Baucent (1), le plus beau cheval du pays,

(1) Les chevaux portaient souvent un nom de couleur : Baucent signifie pie.



Huon éperonne Baucent et sort de la ville.

merveilleusement harnaché : son chanfrein (1) seul valait cent marcs d'or fin ; quand Huon met Baucent au galop, trente clochettes d'or font une musique plus douce que harpe et que viole. Le bachelier sort de la ville, tandis que Gaudisse et ses barons montent sur les murailles pour contempler la joute. Huon éperonne Baucent, le force à

(1) Armure qui protégeait la tête du cheval de guerre.

tourner dix fois autour d'un pré et lui fait faire mille tours de force. « Quel bel homme ! s'écrie l'émir. Qu'il a fière mine ! Certes, c'eût été dommage de le mettre à mort. » Mille Sarrasins en armes gardent la lice, afin de rendre toute trahison impossible. Le géant y attend déjà son adversaire ; Huon va le rejoindre et, arrivant au galop devant Agrapart, il le défie : « Vassal, répond le géant, d'où es-tu ? Es-tu l'homme lige de l'émir Gaudisse ? — Non, s'écrie Huon, que Dieu le confonde ! Je suis Français, mais c'est moi qui ai tué ton frère l'Orgueilleux en combat singulier. — Par Mahomet ! j'en ai regret, car tu es d'une vaillante nation. Renie ton Dieu pour embrasser ma foi, viens avec moi en Orient, et je te donnerai pour domaine la marche d'Occident et pour femme ma sœur, qui est plus grande que moi, noire comme l'encre, et qui a des dents longues d'un pied. — Donne-la à tous les diables, s'écrie Huon, je ne suis point venu ici pour prendre femme. En garde ! je te défie, au nom du Dieu tout-puissant. — Et moi, je te défie, au nom de Mahomet mon seigneur. »

Les combattants s'éloignent pour prendre du champ, puis se précipitent l'un sur l'autre au grand galop de leurs chevaux. Le choc des lances sur les boucliers est si violent que les chevaliers tombent tous deux à terre. Ils se relèvent et tirent leur épée. Huon frappe Agrapart à la tête, tra-

verse son heaume dont l'acier ne valait rien et lui tranche l'oreille droite. « Par Mahomet ! ce coup est bien asséné ! s'écrie le géant. Si tu me frappes encore, tu me tueras ; j'aime mieux payer une forte somme et m'avouer vaincu. Je me rends à toi, ne me fais plus de mal. » Quand Jérôme voit que Huon est vainqueur, il s'approche de l'émir et lui dit : « Sire, l'autre jour, lorsque je suis arrivé en votre palais, je vous ai fait croire que j'étais votre neveu. Ce n'était pas vrai. Je suis Français et l'homme lige de Huon ; je ne savais comment parvenir jusqu'à lui ; voilà pourquoi j'ai usé d'une ruse. Tous les Français qui m'accompagnaient sont aussi ses vassaux. — On dit avec raison, répond Gaudisse, que nul ne se peut garder des Français. » A cet instant, survient Huon qui amène son prisonnier : « Sire émir, dit-il, je vous donne ce Sarrasin, faites-en ce que vous jugerez bon. » Agrapart se jette aux pieds de Gaudisse et lui rend hommage ; dorénavant, il sera le vassal de l'émir et lui livrera tous les ans un riche tribut.



CHAPITRE XI

Le naufrage.



u festin qu'il donna pour célébrer la victoire de Huon, l'émir le fit asseoir à ses côtés et lui témoigna le plus grand respect et la plus vive reconnaissance. « Huon, lui dit-il à la fin du repas, veux-tu t'en aller en France, ou demeurer avec moi? — Laissons cela pour le moment, sire... Jérôme, apportez-moi mon hanap... Vous voyez cette coupe, sire. N'est-elle point vide? — Oui, certes. » Alors Huon fit sur la coupe le signe de la croix et aussitôt elle se trouva pleine jusqu'au bord. Il la tendit à l'émir : « Buvez, sire, » dit-il. Mais à peine celui-ci l'eut-il prise, qu'elle était vide de nouveau. « C'est un enchantement ! s'écria Gaudisse. — Non, sire, mais nul ne peut

boire à cette coupe, s'il n'est pur de tout péché mortel. Sire émir, vous m'avez témoigné de la bonté, et je prends votre âme en pitié. Croyez en Dieu ! Laissez là Mahomet, qui ne sait ni ne peut rien ! Sinon, vous verrez entrer soudain dans votre cité des hommes armés, en telle foule qu'ils la rempliront toute et la prendront. — Écoutez ce démon, s'écria l'émir. Je l'ai tenu un an dans ma prison, et à peine sorti il se vante de me faire tuer ! Par Mahomet ! je voudrais bien les voir, tous ces guerriers qui le vont secourir ! — Vous ne voulez point réfléchir encore à votre réponse, sire ? — Non, répliqua l'émir. — Par ma foi ! vous vous en repentirez ! »

Huon prit son cor d'ivoire ; il en sonna longuement et tous les convives de l'émir se mirent à danser et à chanter. Dans la forêt lointaine où il errait, Obéron entendit le son du cor. « Dieu ! s'écria-t-il, voilà mon ami qui corne. Je lui ai fait endurer de grandes peines, parce qu'il avait menti ; je lui pardonne aujourd'hui, car c'est un homme noble et vaillant, bien qu'il ait le cœur un peu trop léger... Je me souhaite, avec cent mille hommes armés, où le cor vient de sonner ! »

A l'instant, le petit roi de féerie se trouve à Babylone avec sa nombreuse armée et il marche sur le palais. Laisant ses hommes à la porte, il pénètre seul dans la grande salle. A sa vue, Huon court se jeter à son cou : « Soyez le bienvenu,

sire, s'écrie-t-il, je vous rends grâces d'être accouru à mon aide. » Obéron lie de chaînes magiques l'émir et ses barons, et les livre à Huon pour qu'il en fasse ce qu'il lui plaira. Pendant ce temps, ses sergents criaient dans toute la ville un ban (1) qui promettait la liberté à ceux qui se feraient chrétiens, et menaçait de mort les autres. Plus de deux mille Sarrasins reçurent le baptême, mais un grand nombre furent tués ou faits prisonniers. « Sire, demande Huon à l'émir, avez-vous réfléchi ? Croyez en Dieu ; sinon, préparez-vous à mourir. — J'aime mieux me laisser tuer, répond l'émir, que de renier Mahomet. — Pourquoi tarder, Huon ? s'écrie Obéron ; prends la tête de ce mécréant et tu pourras t'acquitter envers Charlemagne. » D'un coup, Huon abat la tête de Gaudisse, puis on lui coupe la barbe et on lui arrache quatre grosses dents mâchelières. « Garde bien ces dépouilles, dit Obéron, ta vie en dépend. — S'il vous agréé, sire, mettez-les vous-même en lieu sûr, afin que je ne les puisse perdre. — Je les souhaite, dit Obéron, dans le flanc de Jérôme. Je veux qu'elles soient cachées au-dessus de sa hanche, mais de façon à ne lui faire aucun mal. » Et par magie, il en fut ainsi.

Après ces événements, Obéron voulut retourner à Monmur. « Huon, dit-il, beau doux ami, il vous

(1) Une proclamation.

faut rentrer en France ; vous emmènerez Esclarmonde votre fiancée, mais souvenez-vous qu'aucun protecteur ne l'accompagne. Je vous enjoins donc de la traiter avec le plus grand respect et de ne point lui donner de baiser jusqu'à ce que vous soyez arrivés à Rome et que l'apostole vous ait mariés. Si vous me désobéissez, de terribles malheurs fondront sur vous. — Je m'en garderai bien, sire ! » répondit Huon.

Alors les deux amis prirent congé l'un de l'autre et Huon fit appareiller une nef sur laquelle il s'embarqua avec ses compagnons et Esclarmonde. Mais auparavant, il avait marié la belle Sibylle à l'un des plus grands seigneurs de Babylonie et les avait établis suzerains de ce pays, qui désormais fut chrétien. Huon et ses compagnons prirent la mer. Pour commencer tout alla bien, les flots étaient calmes, les vivres abondants, les passagers joyeux. « Certes, Dieu m'a fait prospérer, se dit Huon ; je possède un hanap qui vaut une riche cité et un haubert qui me donne toujours la victoire ; mon cor d'ivoire me procure autant d'hommes d'armes que j'en veux et j'aurai pour femme la belle Esclarmonde, fille de l'émir de Babylonie, qui m'aime tant, que pour moi elle a renié sa foi païenne et haï son père. » Gonflé d'orgueil, Huon oublia sa promesse à Obéron. Malgré la résistance d'Esclarmonde, il s'amusa à l'embrasser et à la lutiner. En vain, Jérôme lui

fit des remontrances; en vain, la jeune fille elle-même se désola.

Mais, de son château de Monmur, Obéron avait vu ce qui se passait sur la nef de Huon et, soudain, un effroyable coup de vent coucha le navire sur le flanc. La tempête augmenta d'heure en heure, les vagues s'enflèrent. « Seigneurs, dit Jérôme à ses compagnons, plaçons des vivres dans la petite nacelle et réfugions-nous-y; si le navire coule, nous pourrions peut-être encore nous sauver. » Ainsi fut fait; seul, Huon refusa d'obéir à Jérôme, et Esclarmonde ne voulut point l'abandonner. Tout à coup, la nef donna sur un écueil et se brisa; la petite nacelle surnagea et emporta les barons français à la dérive, à plus de cent lieues de là. Huon et Esclarmonde se cramponnèrent à une planche; après avoir été longtemps battus des vagues, ils furent jetés sur une île déserte.

Des marins sarrasins abordèrent dans l'île pour y chercher de l'eau douce. Ils reconnurent Esclarmonde et l'emmenèrent, pour la livrer à son oncle Yvorin; quant à Huon, ils le laissèrent seul, tout nu, les poings liés et les yeux bandés. A peine les marins s'étaient-ils embarqués, que la tempête recommença et leur navire, au lieu d'aborder à Monbranc, la cité d'Yvorin, échoua sur la côte d'Aufalerne. Le roi Galafre, seigneur d'Aufalerne, descendit au port. « Quels trésors



La petite nacelle surnagea (p. 100).

avez-vous dans votre nef ? demanda-t-il aux marins. — Sire, de la soie et de l'hermine ; nous vous en donnerons volontiers. — Quelle est cette dame que je vois pleurer à bord ? — C'est une esclave, sire, que nous achetâmes outre-mer. — Ils mentent, sire, s'écria la dame. Ayez pitié de moi ! Je suis la fille de l'émir Gaudisse ; mon père a été tué par un Français. Ces hommes veulent me conduire à Monbranc, à mon oncle Yvorin, qui me hait et me fera mourir, je le sais. » Plein de pitié pour la dame si belle, Galafre fit tuer les marins, sauf un seul qui s'échappa, et il délivra ainsi Esclarmonde qu'il garda près de lui dans le dessein de l'épouser plus tard. Le marin sauvé se hâta d'aller à Monbranc, ville qui n'était point éloignée d'Aufalerne. Il raconta à Yvorin tout ce qui s'était passé.

L'émir de Monbranc jura de venger son frère et de faire périr sa nièce renégate. Il envoya des messagers à Galafre, qui était son homme lige, pour le sommer de lui rendre Esclarmonde, mais Galafre s'y refusa.

Cependant, Huon pleurait et se désolait dans son île déserte. Obéron l'entendit à Monmur et les larmes ruisselèrent de ses beaux yeux. « Qu'avez-vous, gentil sire? demandèrent ses hommes. — Il me souvient de Huon, seigneurs, de mon ami à qui j'ai donné toute mon affection. Il m'a désobéi de nouveau et j'ai dû l'en punir. Il a perdu mon cor d'ivoire, mon haubert et mon hanap. Maintenant, les poings liés et les yeux bandés, il se trouve sur une île de la mer. Dieu le confonde, puisqu'il a manqué à sa promesse! — Sire Obéron, dit Gloriant, Dieu ne pardonna-t-il point à notre père Adam lorsque celui-ci lui désobéit? Et vous ne pourriez pardonner à Huon! — Sire, dit à son tour Malebron, en se jetant aux pieds d'Obéron, délivrez Huon, je vous en prie. — Non, dit Obéron. — Sire, reprit Malebron, permettez-moi d'aller à son secours. — Je te le permets, répondit Obéron, mais à une condition, c'est que tu me rapportes mon hanap, mon haubert et mon cor d'ivoire, et que tu restes lutin de mer plusieurs années au delà du terme que je t'avais fixé. — Sire Obéron, où trouverai-je Huon? — Dans l'île de Moïse, où il gît captif et dolent.



Malabron trouve Huon, les yeux bandés (p. 103).



— Sire, je vous recommande à Dieu. Si je ne réussis point à sauver Huon, vous ne me reverrez jamais. »

Malebron arrive bientôt à l'île de Moïse, où il trouve Huon, les poings liés et les yeux bandés, qui se désole et maudit Obéron, cause de ses nouveaux malheurs. Le lutin le salue courtoisement. « Dieu ! s'écrie Huon, qui me parle ? — C'est un homme qui t'aime autant que la mère son enfant. Je suis Malebron, le lutin de mer, qui te fit passer naguère la mer Rouge, quand tu te rendais à Babylone. — Au nom de Dieu ! frère, débände-moi les yeux et délie-moi les mains. » Le lutin délivre Huon et lui apprend à quel prix il a pu lui venir en aide. « Maudit soit Obéron ! s'écrie Huon. — Prends garde, dit Malebron, le petit roi t'entend. — Peu me chaut ! répond Huon. Il m'a fait trop de mal pour que je me soucie de lui. Mais toi, frère, vas-tu me laisser ici, ou m'emporteras-tu ? — Je te déposerai de l'autre côté de la mer, mais je ne puis rien de plus, je ne puis même te donner des vêtements. » Le lutin se jette à l'eau, Huon s'assoit sur sa croupe, les jambes croisées, aussi nu qu'au jour de sa naissance, et ils traversent ainsi la mer. Malebron abandonne son fardeau sur le rivage. « Huon, dit-il, que Dieu soit avec toi ! Il faut que je te quitte pour me mettre à la recherche du haubert, du hanap et du cor que tu as perdus. »

CHAPITRE XII

La partie d'échecs.



UON s'en va errant à l'aventure.
« Hélas! soupire-t-il, que vais-je devenir? Sainte Marie, ayez pitié de moi! Si j'avais des vêtements pour me couvrir, je serais moins malheureux. Obéron m'a fait bien du mal, mais puisqu'il me met dans une telle misère, je ne lui obéirai plus. Dorénavant, je mentirai toutes les fois que j'en aurai envie. »

Levant les yeux, Huon voit sous un arbre un vieux ménestrel à grande barbe blanche, qui se repose, sa harpe et sa vielle (1) posées à terre à côté de lui. Le vieillard a étendu sur le gazon

(1) Au moyen âge, instrument semblable au violon et dont on jouait avec un archet,



Huon voit sous un arbre un vieux ménestrel (p. 104).

une nappe et mis dessus quatre pains de fine farine blutée et une bouteille de vin. Quand le ménestrel aperçoit Huon tout nu, il a peur et s'écrie : « Homme sauvage, ne me fais pas de mal ! — Par ma foi ! répond Huon, je suis sauvage, en effet ; toutefois, je ne vous toucherai point, mais

je vous prie de me donner de votre pain. — J'ai pitié de toi, dit le jongleur (1); va chercher dans ma malle une chemise, des braies, un pelisson d'hermine, un manteau d'écarlate, et couvre-t'en; puis viens t'asseoir à mes côtés, bois et mange, et tiens compagnie à l'homme le plus affligé qui se puisse voir. — Vous ne sauriez l'être plus que moi, vieillard, et pourtant je m'estimerai heureux lorsque j'aurai mangé à ma faim. Dieu vous rende le bien que vous me faites ! »

Revêtu des habits de son nouvel ami, Huon s'assoit auprès de lui sur l'herbe fleurie. Le jongleur le regarde manger. « Ami, lui dit-il, de quel pays es-tu ? — Mentirai-je ou dirai-je la vérité ? se demande Huon... Obéron, puisque tu m'as abandonné, je mentirai, car c'est plus prudent... Sire, dit-il alors en se tournant vers le jongleur, m'avez-vous parlé ? Je m'étais oublié. — Je te demandais, ami, en quel pays tu es né. — Sire, je suis d'Afrique ; je m'étais embarqué avec des marchands, mais une grande tempête a coulé notre navire ; mes compagnons se sont noyés, moi seul je me suis sauvé avec l'aide de Mahomet. Et vous, sire, qui êtes-vous et d'où vous vient votre affliction ? — Frère, on m'appelle Instrument et les païens ne connaissent pas de meilleur jongleur que moi : je

(1) Les jongleurs parcouraient le pays, récitant ou chantant des poèmes ou des contes en s'accompagnant d'instruments, et souvent exécutant aussi des tours d'adresse.

sais harper, vieller, timbrer (1) et danser. J'avais un seigneur qui était très bon pour moi : c'était Gaudisse, le courtois émir dont tu as sans doute entendu parler ; il fut tué il y a quelques jours par un jeune Français nommé Huon. Que Mahomet le confonde ! » A ces mots, Huon baisse la tête. « Comment t'appelles-tu ? continue le jongleur. — Sire, j'ai nom Garinet. — Eh bien ! Garinet, prends courage ; te voilà bien vêtu, tu es jeune et beau, tu peux encore être heureux ; mais moi, je suis vieux et j'ai perdu mon bon maître. Je me rends à Monbranc, chez Yvorin son frère ; si tu voulais rester avec moi et porter mon bagage qui n'est point lourd, je partagerais avec toi mon gain. Tu ne resterais pas longtemps pauvre, car — je te le dis sans mentir — il n'est bourg ni cité où l'on ne me donne telle quantité de riches manteaux que tu aurais peine à les emporter. Veux-tu me servir ? — Volontiers, par ma foi ! » répond Huon. Il prend la petite malle du jongleur et la charge sur son dos, ainsi que la harpe et la vielle, et tous deux s'acheminent vers Monbranc.

Mais bientôt Huon se met à pleurer. « Je n'ai plus, se dit-il, mon blanc haubert, mon cor d'ivoire, ni mon hanap doré. J'ai perdu Esclarmonde mon amie, mes treize compagnons et toutes les richesses que j'avais emportées de Babylone, et me voici

(1) Jouer d'une sorte de tambour de basque.

au service d'un pauvre ménestrel ! — Garinet, frère, lui dit le vieux jongleur, pourquoi te désoles-tu ? Si tu es pauvre aujourd'hui, demain tu seras riche. Crois-moi, laisse là tes lamentations. — A votre gré, maître, » répond Huon. Ils arrivent à Monbranc et trouvent la ville pleine de chevaliers armés et de sergents, car Yvorin vient de déclarer la guerre à son vassal Galafre qui ne veut point lui rendre sa nièce.

Le ménestrel et Huon se rendent droit au palais, et se présentent devant Yvorin. « Sire, dit Instrument, Mahomet vous sauve et vous garde ! Je viens vous conter de dures nouvelles : votre frère a été mis à mort par un Français. — Je le sais, répond Yvorin ; néanmoins je suis plus courroucé encore contre Galafre que contre ce Français. Galafre est mon vassal, je l'ai sommé de me rendre ma nièce qui a conspiré contre son père, et il me la refuse. Mais, par Mahomet ! lorsque je le tiendrai, je le ferai pendre, et traîner ensuite par les rues de ma ville ! Quant à ma nièce, elle sera brûlée vive. » A l'ouïe de ces menaces, Huon se jure qu'il trouvera moyen de sauver Esclarmonde, dût-il y perdre dix fois la vie.

« Ami, dit Yvorin au jongleur, prends ta vielle et joue, pour me faire oublier ma douleur. » Instrument tire de sa vielle, puis de sa harpe, une musique si douce que, de toutes parts, les païens ravis jettent au jongleur leurs riches manteaux. Huon les ramasse. « Voilà un beau bachelier, dit



Les deux adversaires s'assoient (p. 110).

Yvorin à ses barons, c'est grand dommage qu'il soit au service d'un ménestrel. — C'est un bon serviteur, dit le vieillard; il me porte mon bagage et me charge moi-même sur son dos quand il y a un gué à passer. — Oui, répond l'émir, il attend que tu aies amassé grand avoir, puis il te tuera pour s'en emparer... Appelle-le ici. » Huon s'avance: « Vassal, lui dit Yvorin, c'est une grande honte pour un homme jeune et fort comme toi d'être au service d'un jongleur. Certes, c'est par fainéantise que tu le sers. Tu serais mieux fait pour garder un château. Tu ne sais donc aucun métier? — Sire, au contraire j'en sais beaucoup, répond Huon, écoutez plutôt. — Ne te vante point à tort, dit l'émir, car je te mettrai à l'épreuve. — Sire, je sais mettre un épervier en mue; je sais chasser le cerf et le sanglier; je sais

corner la prise et donner la curée aux chiens ; je sais servir à table ; je sais jouer aux échecs, nul ne m'y peut surpasser... — C'est au jeu d'échecs que je veux t'éprouver, s'écrie Yvorin. — Sire, laissez-moi achever, vous me soumettez ensuite à toutes les épreuves qu'il vous plaira d'imaginer. Je sais encore endosser un haubert, porter l'écu et la lance, faire galoper un cheval ; je sais prendre part à une grande bataille et, quand il s'agit de donner de rudes coups, on trouverait maint chevalier qui ne me vaut point. — Voilà bien des métiers, répond l'émir, mais c'est aux échecs que je t'éprouverai. Ma fille y joue si bien que jamais je ne l'ai vue mater. Par Mahomet ! tu vas faire une partie avec elle ; si elle te fait mat, on te coupera la tête ; mais si c'est toi qui la mates, tu recevras sa main, avec de grandes richesses. — A votre volonté, sire ; néanmoins je vous avertis que votre fille sera sûrement vaincue. »

L'émir fait connaître à sa fille l'enjeu de la partie. « Mon père est fou, se dit-elle. Jamais je ne serai cause que l'on mette à mort un aussi bel homme que ce jeune vaniteux ; j'aime mieux me laisser mater par lui. D'ailleurs il ne me serait point désagréable de devenir sa femme ; c'est certainement un seigneur déguisé. » On dresse une table, on apporte un échiquier d'argent dont les pièces sont en or ; les deux adversaires s'assoient, l'émir et les barons les entourent pour suivre la partie. « Sire,

dit Huon à Yvorin, ce jeu aura pour moi de graves conséquences : nul ne doit s'en mêler ; je vous prie donc de commander à vos barons de garder le silence. — Le premier qui donnera un conseil aura la tête coupée, » s'écrie l'émir.

La partie s'engage, Huon perd bon nombre de pièces. Il pâlit, la damoiselle s'en aperçoit : « Vassal, dit-elle, à quoi pensez-vous ? Vous voilà bien près d'être mat et d'avoir la tête coupée. — Dame, nous n'en sommes point encore là ! réplique Huon. Quelle honte pour vous de devenir la femme du serviteur d'un pauvre jongleur ! » L'assistance éclate de rire et la damoiselle admire le courage et la belle humeur du jeune homme. Elle admire aussi sa beauté ; elle le regarde tant qu'elle en est toute distraite. Elle oublie de jouer et commence à perdre. « Sire, dit Huon à Yvorin, vous voyez que si je continuais la partie, votre fille serait matée avant longtemps... » A ces mots, l'émir accable sa fille de reproches. « Sire, continue Huon, ne vous emportez point, notre marché peut se rompre. Que votre fille se retire dans sa chambre ; pour moi, j'irai servir mon ménestrel. — Si vous y consentez, dit Yvorin, je vous donnerai cent marcs d'argent. — J'accepte, sire, » dit Huon, et la fille de l'émir s'en va toute triste. « Que Mahomet confonde ce bachelier ! murmure-t-elle. Si j'eusse pu deviner qu'il me dédaignerait ainsi, par ma foi ! je l'eusse maté. »

CHAPITRE XIII

Une rencontre imprévue.



Le lendemain, au point du jour, Yvorin donna l'ordre à tous ses chevaliers de s'armer pour l'accompagner à Aufalrnerne. Huon alla trouver l'émir : « Sire, lui dit-il, prêtez-moi des armes et un cheval et laissez-moi vous suivre, vous verrez que je sais me battre. — Bien parlé ! » s'écria Yvorin, et il remit à Huon une merveilleuse épée de fin acier. « Vous m'avez fait un don magnifique, sire, dit Huon, vous en serez récompensé. » L'émir appela son sénéchal : « Donne à ce bachelier, lui dit-il, le meilleur destrier qu'il y ait encore dans mon écurie. — Sire, répondit le Sarrasin, à quoi pensez-vous ? Il n'attend qu'une occasion pour s'enfuir ; si vous lui faites cadeau d'un bon cheval, il partira



Il tourne en travers le pauvre cheval éclopé (p. 114).

et vous ne reverrez ni épée, ni destrier. — Tu as raison, » dit l'émir. On amena donc à Huon une vieille haridelle au cou long et décharné, aux flancs si amaigris que l'on pouvait compter ses côtes; de plus elle boitait d'un pied et elle était borgne. Huon avait beau jouer des éperons, la pauvre bête se traînait lamentablement.

Les hommes de Monbranc arrivèrent sous les murs d'Aufalerne. « Galafre, s'écria Yvorin à très haute voix, je vous ferai pendre si vous ne me rendez ma nièce. » Mais Galafre refusa de nouveau de livrer sa captive. « Oncle, lui dit son neveu Sorbrin, je vais m'armer et monter sur mon bon destrier, puis je sortirai de la ville et j'irai demander la bataille. Je proposerai à Yvorin de choisir pour champion le meilleur guerrier de son

armée. Moi, je serai le vôtre. Si mon adversaire a le dessus, vous rendrez Esclarmonde, mais si c'est moi, Yvorin devra laisser votre pays en paix. — Tu as bien parlé, Sorbrin, » dit Galafre.

Merveilleusement armé, et monté sur un destrier magnifiquement harnaché, Sorbrin s'avance donc au-devant d'Yvorin et lui annonce les conditions du combat qu'il demande. Mais aucun champion ne se présente pour Yvorin. Alors Huon sort lentement des rangs, au pas de sa misérable monture : « Sire, dit-il à Sorbrin, j'accepte votre défi. Allons jouter ! — Ami, es-tu Sarrasin ? — Non, que Dieu les confonde ! je suis chrétien et chevalier de grande parenté, mais pauvre et misérable. — Ami, c'est ta mort que tu demandes ; du premier coup je t'aurai tué. — J'aime mieux être mis à mort que de m'en retourner à Monbranc sur ce mauvais roussin. »

On mesure le champ et Sorbrin met son fringant coursier au galop ; Huon essaye en vain de faire courir sa haridelle. Alors il tourne en travers le pauvre cheval éclopé, prépare son écu et attend le choc. Sorbrin arrive avec un bruit pareil à la mer en furie, il transperce le bouclier de Huon, mais sa lance vole en éclats sans faire de mal à son adversaire, qui demeure ferme comme un roc sur sa vieille rosse, bien plantée sur ses quatre pieds. Huon jette sa lance au milieu du pré, tire son épée, en frappe Sorbrin et, d'un seul coup, lui fend le

heaume et la tête jusqu'aux épaules. Sorbrin tombe de son cheval, Huon saisit l'animal par le mors, saute en selle et fait au galop vingt fois le tour du pré ; puis il se rend au-devant d'Yvorin qui vient à sa rencontre pour le remercier. Mais Galafre ne veut point tenir sa promesse ; il refuse de livrer Esclarmonde.

Au soir, tandis qu'Yvorin rentrait à Monbranc, Huon chevauchait à sa droite. Arrivé au palais, l'émir lui dit : « Ami, vous vous mettez à table à mon côté, car aujourd'hui vous m'avez grandement honoré. Prenez dans mon trésor tout ce qui vous fera envie, argent, or, bijoux, fourrures précieuses, à votre gré. Commandez à mes serviteurs et ils feront toute votre volonté. — Sire, merci, » répondit Huon.

Après le souper, le vieux jongleur fit retentir sa harpe aux trente cordes, qui remplit la grande salle de sons harmonieux. De nouveau les païens, transportés d'admiration, lui jetèrent leurs manteaux précieux. « Hé ! vassal, s'écria le vieillard en regardant Huon qui était assis à la droite de l'émir, tu ne viens pas ramasser ces manteaux ? Je te croyais pourtant à mon service ! » Un grand éclat de rire accueillit ces paroles. Les Sarrasins ne prolongèrent pas la veillée ; de bonne heure ils allèrent se reposer.

Au point du jour, Yvorin, ses barons et ses hommes d'armes sont debout ; ils s'arment et

sellent leurs chevaux. Puis ils défilent sous les fenêtres du palais, d'où la fille de l'émir et ses compagnes les regardent partir. « Quel beau bachelier ! s'écrient les damoiselles à la vue de Huon. — Il n'est guère courtois ! dit la fille d'Yvorin avec un soupir ; pourquoi n'a-t-il pas voulu de moi ? »

Aujourd'hui Huon, monté sur le fier destrier de Sorbrin, chevauche à côté de l'émir, en tête de l'armée. Arrivé sous les murs d'Aufalerne, il s'avance jusqu'au fossé et s'écrie à très haute voix : « Roi Galafre, venez me parler ! Hier j'ai mis à mort votre neveu, mais vous n'avez point rendu à Yvorin sa nièce, ainsi que cela était convenu. Venez donc jouter vous-même ; si vous avez le dessus, votre seigneur vous laissera en paix, mais si c'est moi, vous me livrez la jeune fille ; sinon Yvorin vous fera pendre. — Vassal, répond Galafre du haut des murailles, je vous enverrai mon champion. »

En effet, les portes s'ouvrent et il en sort un chevalier, grand, l'air très fier, et monté sur un superbe coursier. La joute commence. Bientôt Huon est blessé à la tête : « Sainte Marie, gémit-il en tombant, secourez-moi ! Esclarmonde, et vous mon ami Jérôme, jamais je ne vous reverrai. » A ces mots, son adversaire jette son épée à terre d'un geste de désespoir. « Sarrasin, murmure Huon, à quoi pensez-vous ? Allez-vous faire la paix ? — Sire Huon, répond une voix connue,



Hélas! c'est Aufalerne, la ville de Galafre (p. 118).

prenez mon épée et coupez-moi la tête, puisque j'ai pu vous blesser. Je ne vous avais pas reconnu. — Jérôme!... Comment êtes-vous devenu champion de Galafre? — Sire, ne demeurons pas ici, déjà les Sarrasins des deux camps nous regardent avec humeur. Rendez-moi votre épée, comme si vous vous déclariez mon prisonnier. Je vous mettrai sur votre cheval et je vous ferai entrer dans la ville. Là vous trouverez Esclarmonde qui se désole nuit et jour parce qu'elle vous croit mort. — A votre volonté, sire. »

Les deux chevaliers français se dirigent donc lentement vers la ville. « Sarrasins, crie Yvorin à ses hommes, laissez-vous emmener ainsi notre

champion? » Et ses guerriers se préparent à faire une charge pour délivrer Huon. De son côté, Galafre et ses sergents sortent au-devant de Jérôme. « Sire, s'écrie Jérôme, j'emmène mon prisonnier en lieu sûr; pendant ce temps vous repousserez l'attaque d'Yvorin. »

La mêlée devient générale; presque tous les hommes d'Aufalerne ont quitté ses murs. Huon et Jérôme passent le pont-levis : aussitôt leurs compagnons les entourent; Jérôme leur donne l'ordre de fermer les portes et, aux cris de « Montjoie ! Montjoie ! », les Français tuent les quelques sergents sarrasins qui se trouvent encore dans la ville, et s'en rendent maîtres. Alors les quatorze Français montent au château, où Esclarmonde tombe dans les bras de Huon.

Laissons-les à leur joie et voyons comment Jérôme et ses compagnons étaient arrivés à Aufalerne. Lorsqu'ils se trouvèrent en sûreté dans leur petit esquif, après la tempête, ils cherchèrent en vain à apercevoir Huon et Esclarmonde, afin de les recueillir; ils les crurent noyés et les pleurèrent. Ils errèrent à l'aventure dans leur barque, poussée de-ci de-là par les vents. Après plusieurs jours d'angoisse, les naufragés virent la terre au loin et bientôt après les tours d'une ville. « Hélas ! s'écria Jérôme, c'est Aufalerne, la ville de Galafre, qui aura tôt fait de nous mettre à mort si Dieu ne vient à notre aide. »

Lorsque, enfin, la barque toucha terre, Galafre descendit sur le rivage : « Seigneurs, dit-il aux Français, d'où êtes-vous?— Sire, répondit Jérôme, nous sommes Français ; en revenant du Saint-Sépulcre nous avons fait naufrage. Toutefois nous possédons encore de l'or et si nous devons payer un tribut pour passer au port, nous l'acquitterons volontiers. — Seigneurs, répondit Galafre, je ne vous ferai aucun mal, à condition que vous vouliez demeurer auprès de moi et m'aider. Je suis engagé dans une guerre contre un émir des environs qui pille mes bourgs et ravage mes terres. — Si le bon droit est pour vous, sire, nous vous secourrons volontiers; s'il ne l'est pas, non. — Il l'est, seigneurs, comme vous allez le voir. L'autre jour abordèrent ici des marins qui transportaient dans leur nef une captive d'une grande beauté. Ils me déclarèrent l'avoir achetée outre-mer; mais Esclarmonde — c'est le nom de la jeune fille — m'apprit que ces hommes mentaient et qu'ils allaient la conduire à son oncle Yvorin, lequel la mettrait à mort. Je fis donc tuer les marins et je délivrai Esclarmonde, dont je veux faire ma femme. Mais un des matelots réussit à s'échapper. Il se rendit dans la ville d'Yvorin, qui est proche d'ici, et lui conta toute cette histoire. L'émir requiert de moi que je lui livre sa nièce; hier encore son champion me tua mon neveu, Sorbrin, et s'empara de son destrier... Je vous traiterai

avec bonté, pourvu que l'un de vous se fasse mon champion et reprenne le cheval de Sorbrin. — Volontiers, sire, dirent les Français; nous sommes tous habiles à la joute. »

Galafre les conduisit donc en son palais, où ils furent fort bien logés. « Sire, dit Jérôme, voulez-vous me faire voir la jeune fille pour laquelle a lieu cette guerre? » L'émir conduisit Jérôme auprès de la damoiselle. En apercevant le vieillard, Esclarmonde poussa un cri. « Qu'avez-vous, dame? lui demanda Galafre. — Sire, j'ai dans le côté une douleur qui me tourmente sans trêve. Je vois que ce vieillard est Français; laissez-nous seuls, je veux lui parler de mon mal : il pourra sans doute me donner un remède. — A votre gré, dame. » Jérôme et Esclarmonde se firent part en aussi peu de mots que possible de leurs aventures. « Si je reste ici, dit la damoiselle en terminant, Galafre m'épousera; il faut que vous trouviez une ruse pour m'emmener en France : je m'y ferai nonne et je passerai mes jours à prier pour l'âme de Huon, qui certes doit être mort sur cette île maudite. » Jérôme prit congé d'Esclarmonde et il se mit à réfléchir au moyen de la délivrer. Le lendemain, lorsque Huon lança son défi, ce fut Jérôme qui s'offrit comme champion de Galafre, et voilà comment il advint que les deux chevaliers français livrèrent combat l'un contre l'autre, ainsi que vous l'avez ouï.

CHAPITRE XIV

Le retour.



TANDIS que, dans la ville d'Aufalerne, Esclarmonde s'abandonnait à la joie d'avoir retrouvé Huon, Galafre et ses Sarrasins se battaient vaillamment contre Yvorin et ses hommes. Soudain arrive un fuyard épouvanté. « Sire, dit-il à Galafre, je me suis échappé à grand'peine de votre cité. Les Français que vous avez si bien accueillis se sont emparés de la ville; ils ont égorgé les hommes d'armes qui s'y trouvaient encore, puis ils ont relevé les ponts et verrouillé les portes, afin que vous n'y puissiez rentrer. Sire, celui qui tua votre neveu est leur seigneur; en outre l'un de nos hommes affirme l'avoir vu à Babylone et déclare que c'est lui qui mit à mort l'émir Gaudisse. — Que

faire ? s'écrie Galafre. — Sire, il ne vous reste qu'un parti à prendre : priez votre seigneur Yvorin d'avoir pitié de vous. »

Galafre pousse donc son destrier à travers la mêlée, jusqu'à ce qu'il arrive près d'Yvorin ; alors il descend, met un genou en terre et s'écrie : « Bon roi, pitié ! J'ai agi déloyalement envers vous ; sire, voici mon épée, je me rends à votre merci. Mais premièrement, sire, aidez-moi à tuer ces larrons de France qui m'ont ravi ma ville et votre nièce. Le jeune chevalier qui était votre champion, c'est Huon qui tua Gaudisse. Les treize Français que j'avais en ma ville sont ses hommes liges. Sans doute ils font bonne chère en mon palais, tandis que moi je n'ai plus ni ville, ni palais... Sire, j'en perds le sens ! Je suis puni de vous avoir désobéi. — Beau sire, je ne vous garderai point rancune de votre déloyauté ; pour commencer, je vais vous aider à tuer ces Français maudits. — Ah ! sire, je vous en rends grâce, » s'écrie Galafre en se jetant aux pieds de son suzerain.

De loin ils aperçoivent les Français qui sont montés sur la muraille pour regarder la bataille. Alors Yvorin fait dresser des fourches(1) en face de la porte principale d'Aufalerne. « Vassal, dit-il au vieux jongleur, qui a suivi l'armée pour se divertir, c'est vous qui m'avez amené le félon traître, le

(1) Gibet à plusieurs piliers.

meurtrier de mon frère, et pour cette belle œuvre je vais vous pendre. — Ayez pitié de moi, sire ! Je vous jure que je ne savais même pas que ce bachelier fût Français. — Traître, vous mentez ! » Trente Sarrasins saisissent le pauvre jongleur qui pleure et se lamente. Ils lui mettent une corde au cou, ils l'amènent aux fourches, ils lui font gravir l'échelle. Mais le ménestrel jette les yeux sur la muraille et y aperçoit Huon. « Sire Huon, s'écrie-t-il, me laisserez-vous tuer ? Ah ! Garinet, souvenez-vous que j'eus pitié de vous ; et maintenant, si vous ne venez à mon secours, je vais être pendu pour l'amour de vous. — Allez vous armer, dit Huon à ses compagnons ; mon maître m'appelle à l'aide ; j'aime mieux mourir que de le laisser tuer. » Esclarmonde ouvre elle-même la porte de la cité et les Français font une sortie. A grand'peine ils dégagent le vieux jongleur ; à force de prouesses, ils le ramènent sain et sauf dans la ville ; mais Garin de Saint-Omer est tombé sous les coups des Sarrasins. Quand Huon le remarque, il s'élançe vers la porte, il veut retourner dans la mêlée pour arracher à ses ennemis le corps de son compagnon. « Beau sire, avez-vous perdu le sens ? s'écrient ses chevaliers. A quoi bon secourir Garin, puisqu'il est mort ? — Hélas ! Garin, dit Huon en pleurant, que je suis marri ! C'est pour moi que vous avez quitté votre épouse et vos enfants. Que Dieu ait votre âme ! »

Cette nuit-là, les barons français reposèrent à

l'abri des fortes murailles d'Aufalerne. Le lendemain, Huon dit à ses compagnons : « Seigneurs, comment sortirons-nous d'ici, car Yvorin va assiéger la ville. — Dieu seul peut nous sauver, fit Jérôme. — A rien ne sert de nous tourmenter, continua Huon, allons nous promener. » Ils descendirent donc au port et ils virent arriver de la haute mer une belle et grande nef, dont l'avant était orné d'une croix d'or. « Amis, dit Jérôme, voilà, si je ne me trompe, un navire français... Seigneurs, cria-t-il aux marins, de quel pays venez-vous ? — Puisque vous nous parlez français, sire, nous vous le dirons hardiment ; nous sommes tous Français, de Paris, de Saint-Omer, d'ailleurs encore. — Il n'y a personne de Bordeaux ? demanda Huon. — Si vraiment, répondit un marin, il y a Guirré... Où est le vieux de Bordeaux ? Qu'il s'avance ! — Me voici, dit le prévôt Guirré. — Comment as-tu nom ? demanda Huon en le regardant attentivement. — Sire, on m'appelle Guirré. — Dis-moi, ami, d'où tu viens et où tu vas. — Sire, j'avais un jeune seigneur qui fut dépouillé de son héritage : il s'appelait Huon ; Charlemagne l'envoya outremer s'acquitter d'une mission fort dangereuse. A la mort de leur mère, il y a deux ans, son frère puîné s'empara du duché ; il épousa la fille d'un traître, il est devenu dur aux pauvres et il déshérite les orphelins. Il m'a destitué de ma charge. Les barons, furieux, m'envoyèrent à la recherche de notre seigneur, et voilà bien des mois que je parcours en



Les Français pillèrent la ville.

vain les pays d'outre-mer. Maintenant, le cœur navré, je m'en retourne en France et ces courtois marins m'ont pris à bord de leur nef. — Sire Jérôme, s'écria Huon, venez embrasser votre frère. »

Stupéfiés de se rencontrer à Aufalerne, les deux vieillards s'embrassèrent, puis Guirré se jeta au cou de Huon : « Sire, demanda Huon, m'avez-vous reconnu? — Oui, dit Guirré, vous êtes Huon. Ah ! sire, que l'on vous désire au pays de douce France ! — Seigneurs, dit Huon aux mariniers, il y a autour de cette cité un grand nombre de païens : nous n'y sommes point en sûreté. Voulez-vous nous embarquer à bord de votre nef, ainsi qu'une dame et un vieux jongleur. — Sire, volontiers : toute notre nef est à vous. — Dieu vous en sache gré, amis. » Les Français pillèrent la ville et transportèrent à bord

du navire de grands trésors ; enfin, à l'aube, les treize compagnons s'embarquèrent avec Esclarmonde et Instrument, puis les marins levèrent l'ancre et ils prirent le large. Les treize compagnons arrivèrent sains et saufs à Brindes, mais Huon demeurait sombre et triste ; il pleurait sa bonne mère et se désolait de la méchanceté de son jeune frère, autrefois si doux. A peine débarqué, il courut à la maison de Garin de Saint-Omer. « Dame, dit-il doucement à la veuve, priez pour Garin le vaillant, car vous ne le verrez plus en ce siècle. — Sainte Marie ! sire, que me dites-vous ? Mon seigneur a-t-il quitté ce monde ? — Oui, dame, hélas ! et j'en ai le cœur navré. » Les Français demeurèrent huit jours en l'hôtel de Garin, puis ils prirent congé des bons matelots et se mirent en route pour Rome, emmenant avec eux le prévôt Guirré qui ne quittait plus Jérôme.

A Rome, l'apostole baptisa Esclarmonde, mais il lui laissa son nom de Sarrasine. Huon confessa tous ses péchés, ses mensonges, son ingratitude envers Obéron, sa dernière désobéissance. Puis le saint-père célébra son mariage avec la fille de Gaudisse. Les fêtes furent brèves, car Huon avait hâte de rentrer en France. Le lendemain déjà, les compagnons reprirent leur voyage et ils chevauchèrent tant, qu'à la fin ils se trouvèrent dans le duché de Bordeaux où Huon voulait saluer son frère et déposer ses trésors, avant de se rendre à la cour de Charlemagne.



CHAPITRE XV

La trahison.



LORSQUE HUON vit se dresser devant lui les tours et les clochers de Bordeaux, il pleura de joie. « Dame, dit-il à sa femme, voilà votre ville et votre terre. — Sire, fit Jérôme, souvenez-vous que Charlemagne vous défendit d'entrer à Bordeaux avant de lui avoir parlé. Si vous m'en croyez, vous vous rendrez droit à l'abbaye de Saint-Maurice. Elle appartient à Charlemagne ; elle est, par conséquent, en terre de France. »

Huon suivit le conseil de Jérôme et fit annoncer sa venue à l'abbé de Saint-Maurice. L'abbé et ses moines se rendirent en procession au-devant de lui. De retour à l'abbaye, le bon abbé fit asseoir le duc à ses côtés et le questionna sur ses aven-

tures, sur son voyage, sur le succès de sa mission, puis il lui dit : « Sire, ne vous serait-il point agréable que je mande ici votre frère Gérard, pour que vous le voyiez avant de partir ? — Certes, répondit Huon, j'allais vous le demander. » L'abbé dépêcha donc un messenger à Bordeaux. Lorsque Gérard apprit que son frère aîné était de retour, il en eut grand deuil ; toutefois il ne laissa point paraître ses sentiments. « Ami, dit-il au messenger, réponds à mon frère que je l'irai visiter aujourd'hui même. »

Mais, avant de se rendre à l'abbaye, Gérard fit venir son beau-père Gibouart, un félon traître. « Sire, lui dit-il, donnez-moi un conseil ; le diable a ramené mon frère sain et sauf d'outre-mer. Il est déjà à l'abbaye de Saint-Maurice, demain il partira pour Paris. Charlemagne lui rendra son héritage et ne me laissera pas un pouce de terre. — Soyez sans crainte, Gérard, je vais vous donner un conseil qui vous sauvera. A une lieue de l'abbaye, sur la route que devra suivre Huon, se trouve un bois touffu. J'irai m'y embusquer ce soir avec soixante de mes hommes, tandis que, accompagné d'un seul écuyer, vous ferez fête à votre frère. Demain, vous vous lèverez avant le jour et vous vous mettrez en route avec Huon. Quand vous serez arrivé près du bois, nous sortirons de notre cachette, nous tuerons ses chevaliers et nous le jetterons lui-même en prison.



Gibouart sort du hallier avec ses soixante hommes (p. 131).

Vous lui enlèverez les dents et la barbe de l'émir, puis vous irez dire à l'empereur que Huon est de retour, mais qu'il ne s'est point acquitté de son message et que vous l'avez enfermé dans un cachot, en attendant que Charlemagne fasse connaître sa volonté. L'empereur hait votre frère, il le fera pendre. »

Gérard se rendit en toute hâte à l'abbaye et donna à son frère le baiser de Judas. « Huon, s'écria-t-il, soyez le bienvenu ! Sainte Marie ! que vous êtes demeuré longtemps outre-mer ! » Les deux frères s'assirent côte à côte et Huon raconta à Gérard tout ce qui s'était passé depuis son départ ; il lui révéla même où Obéron avait caché la

barbe et les quatre dents de l'émir. Gérard se fit montrer Jérôme, se promettant bien de lui ravir ces précieuses reliques. De son côté, il raconta à Huon son mariage avec la fille de Gibouart. « Je connais son père, dit Huon. Hélas ! frère, vous avez épousé la fille d'un traître. — Non, sire, vous vous trompez, Gibouart est un homme loyal. » Après le souper, Huon prit l'abbé à part : « Sire, lui dit-il, j'ai amené avec moi de grandes richesses, je vous prie de me les garder et de ne les rendre qu'à moi-même. — Volontiers, sire, » répondit l'abbé.

Cette nuit-là Gérard ne dort guère. Bien avant l'aube, il appela son frère : « Il fait bon cheminer le matin, lui dit-il ; le coq a déjà chanté. Faites diligence, frère. » Huon se lève promptement et va éveiller ses gens : « Debout, seigneurs ! Il est temps. » Les chevaliers s'apprêtent, Esclarmonde s'habille à la hâte, et la petite troupe se met en chemin. Gérard prend les devants avec Huon. Il l'accuse de vouloir garder tout l'héritage de leur père. « Frère, que dites-vous ? répond Huon. Vous savez bien, beau doux sire, que vous aurez la moitié, non seulement de mon héritage, mais de toutes les richesses que j'ai rapportées d'outre-mer. — Cela ne me suffit point, je veux être duc comme vous, et pouvoir tenir ma cour avec mes barons. — Je vous l'octroie volontiers, Gérard. Vous plaît-il de garder Bordeaux ou Gironville, beau sire ? »

Ils chevauchent maintenant dans le bois où Gibouart est caché. Gérard pousse son cri de guerre; Gibouart sort du hallier avec ses soixante hommes d'armes. Ils fondent sur les chevaliers qui escortent Huon, les tuent et jettent leurs cadavres dans la Gironde. Gérard attaque Jérôme, lui ouvre le côté et en retire la barbe et les quatre dents de l'émir; il lui lie les pieds et les mains, les autres en font autant à Huon et à Esclarmonde, et ils les emmènent à Bordeaux. « Dame, dit Huon à sa femme, comme ils approchent de la cité, c'est en captive que vous pénétrez dans votre ville! » Ayant enfermé leurs prisonniers dans un sombre cachot, les traîtres courent à l'abbaye, où l'abbé refuse de leur livrer le trésor de Huon. Ils le mettent à mort; alors les moines, épouvantés, leurissent emporter tout ce qu'ils veulent. Ils élisent un nouvel abbé, assez méchant pour être digne de leur choix, et l'emmènent avec eux à Paris, où ils se rendent chargés d'or et d'étoffes précieuses qu'ils veulent offrir à l'empereur.

Arrivés dans la grande cité, Gérard et Gibouart vont droit au palais. Ils font à Charles et à la reine des dons magnifiques; barons, écuyers et sergents reçoivent des présents de moindre valeur. Seul, le duc Naime refuse obstinément les largesses de ces seigneurs, dont il se défie. « Quelle affaire vous amène, sire Gérard? demande l'empereur. — Sire, j'ai peur de vous la révéler, ré-

pond Gérard ; toutefois, mon honneur m'ordonne de parler et je mets mon honneur au-dessus de tout. — Vous avez raison, répond Charles. — Sire, je suis votre homme lige, je ne dois avoir souci que de votre bien, mais ce que j'ai à vous conter mettra le deuil parmi vos barons ; moi-même j'en ai le frisson au cœur... — Voilà de trop longs discours, Gérard, dit Naime en l'interrompant ; allez au fait.

— Voici donc ce que j'ai à dire : je me trouvais l'autre jour à Bordeaux, en ma maison ; ma porte était grande ouverte et je regardais du côté du pont-levis. Soudain, je vis arriver mon frère Huon, accompagné d'une dame et d'un vieillard. Je fus ébahi en apercevant Huon ; toutefois, j'allai au-devant de lui et je lui fis bon accueil ; après quoi, je lui demandai s'il s'était acquitté de votre message au roi Gaudisse : il me répondit d'une façon fort embarrassée. Saisi d'effroi, je ne savais que faire ; je réfléchis que j'étais votre homme lige et que je devais vous rendre compte de tout ce qui touche à mon duché. J'ai donc emprisonné mon frère, sa femme et son compagnon et je viens vous l'avouer ; vous ferez ce que vous jugerez bon. — C'est par trahison que Gérard en a agi ainsi avec son frère, » murmurent les barons.

« Écoutez-moi, Français, dit l'empereur : Gérard est otage pour son frère ; je le somme de me le livrer, sinon il sera pendu lui-même. Qu'en dites-vous, Naime ? — Sire, ce m'est avis que Gérard

est un traître. — Sire, dit Gérard, cela vous plait à dire, mais j'ai des témoins de tout ce que j'ai avancé : ce vénérable abbé et mon beau-père Gibouart. — Il n'a dit que la vérité, s'écrient ces derniers. — Par ma foi, dit le duc Naime, vous êtes tous des larrons... Sire empereur, ce traître a jeté son frère en prison et il a l'audace de venir vous le conter ! C'est là une chose incroyable. Par notre Seigneur ! si j'avais un frère banni de France et qu'il fût revenu un jour chez moi, je me fusse trouvé bien méprisable de l'enfermer dans ma prison et de l'accuser à votre cour. Voici comment j'aurais traité ce frère : je lui aurais fait bonne chère pendant trois ou quatre jours, puis je l'aurais laissé partir. Cet homme n'a en lui aucune loyauté ; il mérite d'être pendu, et Gibouart et l'abbé à ses côtés. Je jurerais que ce sont de faux témoins ! »

A l'ouïe de ces paroles, Gérard pâlit ; il regrette de s'être engagé dans cette affaire, mais il ne peut plus reculer. Il maudit en son cœur Gibouart qui l'a si mal conseillé. « Sire, dit-il à Naime, vous avez grand tort de parler de moi comme vous le faites ; je ne sais pourquoi vous me haïssez. — Par ma foi ! c'est pour votre méchanceté... Sire, ajoute Naime s'adressant à l'empereur, allez à Bordeaux avec vos barons : vous tirerez Huon de sa prison, vous l'interrogerez et vous apprendrez ainsi la vérité. — Nous irons à Bordeaux, » dit l'empereur.

CHAPITRE XVI

Justice est faite.



HARLEMAGNE se met en route avec une suite imposante. Gérard veut le précéder, pour lui préparer une réception digne de lui. « Certes non, dit Naime, vous resterez avec nous ! » Les bourgeois de Bordeaux se montrent fort surpris de l'arrivée de Charlemagne, mais ils le reçoivent avec joie. Du fond de sa prison Huon entend les acclamations de la foule; il appelle son geôlier : « Ami, lui demande-t-il, qu'est-ce que ce bruit ? — C'est Charlemagne qui vient vous juger; avant la nuit vous serez pendu. »

L'empereur et ses barons se mettent à dîner et ils festoient longtemps. A la fin le duc Naime se lève si brusquement qu'il heurte la table et fait



Les fers aux pieds, ils comparaissent devant l'empereur.

déborder toutes les coupes. « Pour Dieu ! Naime, qu'avez-vous ? demande l'empereur, vous n'êtes guère courtois de répandre mon vin de la sorte ! — J'ai bien sujet de m'irriter, sire. N'y a-t-il pas de quoi devenir fou à vous voir si rassoté ? Êtes-vous venu à Bordeaux pour boire du vin ? N'en avez-vous point assez en France ? Songez, sire, que nous avons fait ce long voyage pour juger un de nos pairs. Quand nous aurons mangé outre mesure et bu jusqu'à nous enivrer, comment saurons-nous parler de mort d'homme ? — Vous avez raison, dit Charles, qu'on enlève ces nappes ! » Puis il donne l'ordre de lui amener les prisonniers. Les fers aux pieds, Huon, Esclarmonde et le vieux Jérôme comparaissent devant l'empereur.

Huon conte à Charlemagne comment, grâce à

l'aide du petit roi de féerie, Obéron, il s'est acquitté de son message; il dit son mariage avec Esclarmonde et la félonie de Gérard. « Huon, fait l'empereur, je ne sais si je dois croire votre histoire, mais je vous demande les quatre dents mâchelières et la barbe de Gaudisse, sans lesquelles vous ne deviez point reparaitre devant moi. — Sire, je viens de vous dire que mon frère me les a dérobées. — Il ne vous les eût point volées si vous fussiez venu tout droit à Paris. Je vous avais défendu de retourner à Bordeaux avant de m'avoir parlé; vous serez pendu ce soir. — Sire, je ne suis point venu à Bordeaux, on m'y a amené et c'est bien malgré moi que je m'y trouve. Je ne voulais que m'arrêter une nuit à Saint-Maurice, qui vous appartient, pour y laisser mon bagage et pour saluer mon frère... Je demande à être jugé par mes pairs. »

L'empereur consent au jugement et les délibérations commencent. Quelques-uns des barons parlent pour Huon, les autres contre lui. Les prisonniers assistent au conseil; Esclarmonde pleure. « Ah! sire, dit-elle à Huon, si Dieu permet une aussi grande iniquité, je le renierai et je retournerai à Mahomet. — Huon n'a pu produire les dents et la barbe de l'émir, s'écrie un des barons, qu'on le mette donc à mort! — Sire empereur, dit Naime pour gagner du temps, souvenez-vous qu'un pair de votre maison ne saurait être condamné

hors de France (1). — Duc, répond Charles, vous ne parlez ainsi que pour sauver le prisonnier, et votre plaidoyer ne vaut pas un bouton ! — Sire, reprend le duc, c'est à Paris ou à Orléans que doivent être jugés vos barons. Ordonnez donc que Huon soit conduit dans l'une de ces villes : nous ne le jugerons point ici. — Néanmoins c'est ici qu'il sera pendu, sire Naime, dit le roi irrité. Par ma barbe, je ne mangerai qu'une fois avant de le faire périr... Qu'on dresse les tables et qu'on me serve à souper ! » Gérard a le cœur content, mais il n'ose laisser éclater sa joie. Les prisonniers pleurent. « Sire, dit Esclarmonde à son seigneur, je vois bien que vous allez mourir, mais je ne vous survivrai point ; je prendrai un couteau et je le planterai droit en mon cœur. »

A cette même heure, le petit roi Obéron était à table avec ses chevaliers. Soudain il se met à pleurer, les larmes ruissellent de ses beaux yeux. « Sire, qu'avez-vous ? demandent ses hommes. — Ah ! seigneurs, il me souvient d'un malheureux que j'aime tendrement, c'est mon ami Huon. Il est enfin rentré dans son pays, mais son frère l'a trahi et il se trouve en grand danger. Charlemagne vient de jurer sur sa barbe de le faire pendre, mais, par Dieu ! la barbe fleurie (2) du vieil empereur

(1) Voir la note, p. 19.

(2) Blanche, comme la fleur des arbres fruitiers.

sera parjurée! Je veux aller au secours de mon ami... Je souhaite que ma table soit transportée à l'instant près de celle où Charles est à souper et qu'elle soit plus haute de deux grands pieds. Je souhaite que sur ma table se voient mon hanap doré, mon cor d'ivoire et mon blanc haubert. Je veux me trouver sur l'heure à Bordeaux, avec cent mille hommes armés en ma compagnie. »

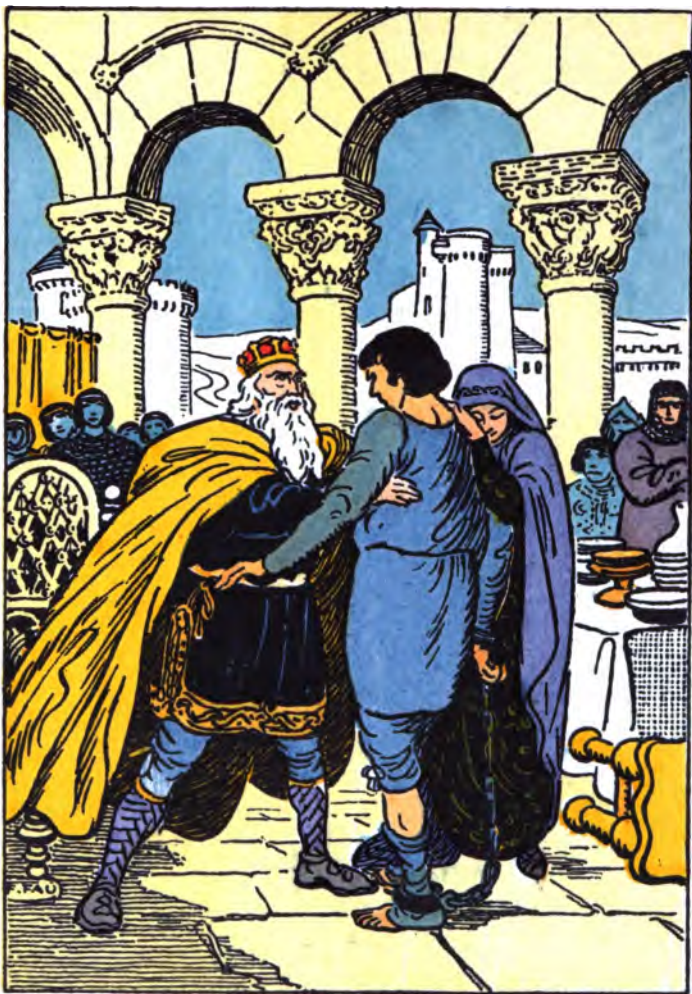
Les souhaits d'Obéron s'accomplissent et l'apparition de sa table cause une profonde stupéfaction à Charlemagne. « Naime, s'écrie-t-il, pour l'amour de Dieu! regardez là! Nous sommes enchantés. Voyez cette table et ces objets étranges! » A l'ouïe de ces paroles, Jérôme lève la tête : « Huon, fait-il, voici votre olifant, votre haubert et votre hanap... Nous sommes sauvés! — Dieu! dit Huon, le petit roi de féerie ne m'a point oublié. » Au même instant Obéron entre à Bordeaux avec ses hommes d'armes. Il place des gardes à toutes les portes et leur recommande de ne laisser sortir personne. Dix mille hommes occupent les rues, dix mille surveillent le palais, Obéron y pénètre avec le reste de son armée. Il est vêtu de soie et d'or, il respandit comme le soleil d'été. En passant derrière l'empereur, il le heurte si violemment qu'il lui fait choir son bonnet de la tête. « Quel est ce nain malappris? s'écrie Charles. Il a failli me faire tomber sur la table et il est si fier qu'il ne s'en excuse point... Dieu! qu'il est beau! » Obéron

va droit à Huon; par un souhait, il brise les fers des trois prisonniers, puis il les mène à sa table. Il prend son hanap; d'un signe de croix, le remplit, y fait boire Esclarmonde, puis Huon, puis Jérôme.

« Ami, dit-il à Huon, levez-vous et portez mon hanap à Charles. Offrez-lui à boire en gage de paix. » L'empereur ne souffle mot, il ne sait que penser. Il prend le hanap; aussitôt le vin disparaît : « Vassal, s'écrie-t-il, vous m'avez enchanté. — Non, dit Obéron, mais nul ne peut boire à mon hanap s'il a commis un péché mortel. Or j'en sais un que vous fîtes il y a bien longtemps et dont vous ne vous êtes jamais confessé; je le dirais ici si je ne craignais de vous faire honte. » Épouvanté, l'empereur demeure silencieux. Huon tend le hanap à Naime qui y boit à longs traits; alors Obéron appelle le duc et le fait asseoir à sa table.

« Empereur, s'écrie le petit roi, faites silence et m'écoutez. Vous avez injustement privé Huon de son héritage : c'est l'homme le plus loyal de la chrétienté. Je suis témoin qu'il s'est acquitté de votre message outre-mer et qu'il a rapporté les quatre dents mâchelières et la barbe de l'émir Gaudisse. Je les ai enfermées moi-même dans le flanc de Jérôme. C'est Gérard, son mauvais frère, qui les a volées... Approchez, Gérard! » Le félon traître s'avance, tremblant comme les feuilles quand il vente en été. « Gérard, continue Obéron, au nom du Dieu de gloire, je vous ordonne de dire

la vérité. » Gérard n'ose ni reculer, ni mentir ; blême de terreur, il balbutie : « Mon beau-père et moi, nous préparâmes une embuscade pour mon frère... — Parlez plus haut, Gérard, s'écrie Obéron, on ne vous entend point. » Le traître termine sa confession au milieu d'un lourd silence. Chaque fois qu'il cherche à cacher un détail, Obéron le reprend, il le force à tout avouer. « Empereur Charlemagne, dit le roi de féerie lorsque Gérard enfin s'est tu, vous avez appris avec quelle loyauté Gérard, Gibouart, et cet abbé que j'aperçois là-bas, ont parlé devant vous à Paris! — Certes, dit Charles, ils seront pendus tous trois. — Gérard, dit Obéron, où sont les quatre dents et la barbe? — Sire, je les ai enfermées en lieu sûr ; j'irai vous les chercher. — Non, vous ne nous échapperez point ainsi. Je souhaite qu'elles se trouvent à l'instant sur cette table. » Aussitôt le souhait du nain s'accomplit. « Sire Obéron, dit Huon, je vous demande grâce pour Gérard. Je l'ai connu autrefois, il était doux et bon ; il est encore fort jeune, c'est Gibouart le traître qui l'a corrompu. Pardonnez-lui, sire, et qu'on lui donne la moitié de mon duché. — Pas pour tout l'or du monde ! répond Obéron. Il n'y aurait plus de justice dans le royaume de France. Je souhaite que Gérard, Gibouart et l'abbé soient pendus sur-le-champ aux plus hautes fourches que l'on ait jamais vues à Bordeaux. » Bientôt les cadavres des trois



... Et, se levant, le roi embrasse Huon (p. 141).

traîtres se balancent sur le gibet et les barons demeurent consternés. « Par ma foi ! s'écrie Charlemagne, ce nain est Dieu lui-même. — Non, je ne suis qu'un homme de chair et d'os, mais c'est moi le roi de féerie. J'ai toujours aimé la justice, la bonne foi et la loyauté, voilà pourquoi j'aime Huon... Ami, dit-il, en se tournant vers lui, prenez les dents et la barbe de Gaudisse et portez-les à l'empereur : il vous rendra votre duché. — Huon, dit Charlemagne, vous vous êtes bien acquitté de votre message, je vous rends vos terres ; pardonnez-moi ma rancune. — Sire, dit Huon, Dieu vous en sache gré ! » Et, se levant, le roi embrasse Huon à la vue de tout son baronnage. La paix est faite, Dieu en soit loué !

« Huon, dit Obéron, dans trois ans tu viendras à Monmur, tu hériteras de mon royaume et de mon pouvoir, car je puis les conférer à qui je veux. Tu porteras couronne d'or et tu laisseras ton duché à Jérôme qui l'a bien mérité, car il t'a servi de cœur et loyalement. — Sire, je ferai toute votre volonté. — Ami, je ne veux plus rester dans ce siècle, ni demeurer en féerie. Je veux m'en aller là-haut, en paradis, car ma place y est marquée à la droite de notre Seigneur, et je le servirai... Ami, je te défends, sur ta vie, d'entrer jamais en lutte avec Charlemagne. Il est ton seigneur, garde-toi de l'oublier, tu lui dois foi et hommage. — Sire, je vous obéirai. »

Alors Obéron prend congé de l'empereur et de tout son baronnage ; il baise tendrement le duc Huon et disparaît avec ses cent mille hommes. Charlemagne et ses barons rentrent à Paris, tandis que Huon et Esclarmonde s'installent dans leur palais de Bordeaux, avec Jérôme leur fidèle ami.

Seigneurs, je ne sais plus que vous dire de Huon, duc de Bordeaux, ni d'Obéron, le petit roi de féerie. Je termine donc ma chanson en priant Dieu qu'il vous mette tous en son paradis et que j'y puisse être avec vous, moi qui vous ai conté cette belle histoire.



